

L'ARCHE *Editeur*

Franz-Xaver KROETZ

La Chair empoisonnée

Traduit par
Henri-Alexis BAATSCH

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

La Chair empoisonnée
Der Nusser (1)

FRANZ-XAVER KROETZ

Pièce en deux actes d'après "Hinkemann" d'Ernst Toller.

Je remercie Ernst Toller pour qui j'ai de la vénération.

F-X Kroetz

Personnages :

La Mère

Eugène

Marguerite

Paul

Lise

Lemâle

Michel

Le prêtre

Epoque : 1924 - Mais l'époque ne doit pas constituer un obstacle pour pénétrer dans la vérité de l'histoire.

Décor : Le ciel allemand au-dessus de nous.

Musique: Elle traite les espaces intérieurs et Wagner peut être d'un certain secours.

"Alors que Rome était dans sa plus grande gloire,
Peu avant la chute du grand Jules, les tombeaux se retrouvèrent vides
Et des morts enveloppés dans leurs linceuls parcoururent
Les rues de la ville en criant et en gémissant ;
On vit des queues de comète, de la rosée sanglante,
Et le soleil couvert de taches ; et cette étoile humide
Dont l'influence prévaut dans le domaine de Neptune
Fut plongé dans l'obscurité comme au Jour du Jugement."

(Hamlet, I, 1, 113-120)

(1) Le titre est un mot créé, mais semble-t-il à partir d'une rétraction surprenante et évidemment inhabituelle des testicules et du sexe du verrat quand on veut le châtrer. Cette rétraction entraîne aussi un pourrissement de l'intérieur. Le sens en tout cas se dégage peu à peu dans le courant de la pièce. En ceci, Kroetz procède de même que Toller qui avait créé un mot particulier, unique, pour désigner un genre, l'homme qui est revenu estropié au plus profond de lui-même à l'issue de la guerre. "Der deutsche Hinkemann" c'est à partir du verbe "hinken", qui veut dire boiter l'homme à qui il manque définitivement quelque chose pour être normal, c'est l'homme blessé, démoli, et "Hinkemann", transformé en nom patronymique a la particularité d'être allemand, même si sa situation humaine est exactement la même que celle d'un autre homme, d'une autre nationalité, blessé aussi cruellement dans son ventre et dans son sexe.

PREMIER ACTE

SCENE 1

Scène plongée dans l'obscurité au début. Peu à peu, comme s'il saignait, l'arrière-fond devient plus clair ; on entend alors un bruit de fusillade qui s'amplifie. On reconnaît peu à peu deux tranchées à partir desquelles on fait feu sans discontinuer.

Cela dure longtemps, très longtemps.

Jaillit un cri, terrible, dont la violence couvre tout autre bruit. Il vient d'un être humain, un soldat qui vient d'être touché : il surgit de la tranchée, et court droit devant lui, vers le public.

Il se tient le bas-ventre dont on voit jaillir les intestins et des flots de sang. Le soldat blessé crie, il crie sans arrêt. Plus de repos ni d'arrêt : il crie au moins trois minutes durant. C'est long sur la scène.

Pendant qu'il crie, la fusillade perd de sa violence peu à peu. Et pendant le temps incroyablement long de son cri, nous voyons défiler une série de diapositives qui ne montrent que des choses horribles, dans la mesure où les diapositives arrivent à rendre compte de cela : des blessés de toutes les guerres, des animaux soumis à la vivisection, des personnes accidentées, des personnes assassinées, des enfants morts, tués par leur père, leur mère ou par leurs éducateurs, des gens exécutés, des victimes du napalm, etc... tous victimes de la violence, de la violence, de la violence, de la violence. Et c'est pourquoi les morts par accident sont ici les moins convaincantes. Mais il faut que toute la violence passe là, vite, au rythme d'un fusil-mitrailleur, et dans un sens et dans l'autre, et de haut en bas, et pendant ce temps le blessé se traîne d'un bout à l'autre de la rampe et de la scène, il court et rampe et sautille, il va, il se traîne. Jamais nous ne pourrions oublier son cri.

Puis la scène s'éclaire, lentement, de plus en plus, comme au petit matin.

SCENE 2

...Et la terre est courbe et pleine de bosses. Et elle brûle encore comme à l'époque de la Guerre de Trente Ans, et elle fume, ayant perdu ses feuilles comme au Vietnam. Le soldat se tient dans le vent et le froid. Son bas-ventre est détruit. Il le sait. De l'autre côté de la Terre calcinée, une vieille femme grimpe avec peine vers le sommet de cette Terre.

Elle vient à la rencontre de son fils et celui-ci s'avance vers elle. La Terre est recouverte de deux êtres humains et d'une armoire à vêtements qui est là, elle aussi d'un coup.

LA MERE: Bonsoir, Eugène !

EUGENE : Maman ? Bonsoir, maman. Qu'est-ce qui t'amène à cette heure tardive ? Depuis quand sors-tu dans la rue le soir ? Est-ce que la nuit t'attire ?

J'ai vu des hirondelles, qui volaient très bas, tombaient vers le sol comme des plombs. Il va y avoir de l'orage.

LA MERE : Il est revenu.

EUGENE : Qui ?

LA MERE : Le père.

EUGENE : Quel père ?

LA MERE : Ton père.

EUGENE : Maman, qu'est-ce que tu racontes ? Mon père est mort.

LA MERE : Pour moi il était mort. Tu avais six mois. Un soir il est rentré à la maison. Ivre. Avec une poule à son bras. Une fille qu'il avait ramassée dans la rue. "Femme" il m'a crié, "va aujourd'hui chez tes parents, et dors là-bas. J'ai besoin de sang jeune au lit. Je gèle au lit avec toi depuis que tu as eu un petit"... Je l'ai regardé ébahie. Et soudain... Ce n'était plus mon homme que j'avais sous les yeux, c'était un animal, un animal complètement étranger et il voulait nous mettre en pièces, moi et mon petit. J'ai pris un couteau de cuisine et je le lui ai pointé contre la poitrine. Il s'est moqué de moi, puis il a pris sa poule et il est parti. Cette nuit-là il n'est pas revenu. Il n'est pas revenu non plus la nuit suivante. Je l'ai attendu toutes les nuits pendant vingt-neuf ans. Eveillée et en rêve. Il n'est pas venu. Il m'a laissé tomber comme s'il ne m'avait jamais connue. Mon homme ! Et aujourd'hui...

EUGENE : Aujourd'hui ?

LA MERE : Aujourd'hui il est revenu ! En loques, des haillons sur son corps plein de poux. Il est entré dans ma chambre en tâtonnant, tout bouffi, malade, tremblant. Je l'ai reconnu à son pas, quand il montait l'escalier. «Qu'est-ce que tu viens chercher auprès de moi, après vingt-neuf ans ?» je lui ai demandé. «Tu ne me battras pas ?» il bégayait. «Je suis revenu pour mourir près de toi.»

EUGENE : Et qu'est-ce que tu lui as-tu répondu, maman ?

LA MERE : Qu'il enlève ses frusques et qu'il se mette au lit. «Il y a du linge propre dans la commode, de l'eau chaude sur le feu, et du savon dans le tiroir.»

EUGENE : Alors, maman, tu lui as pardonné ?

LA MERE (durement) Non, et je ne lui pardonnerai pas. Je le soignerai jusqu'à sa fin. C'est mon devoir parce que je suis sa femme. Quand il mourra, je fermerai les yeux de mon homme, il ne faut pas que ce soit un étranger qui le fasse. Quand on le mettra dans le fourgon pour le porter au cimetière, je tirerai les rideaux des fenêtres et je fermerai les portes à clef. Je suivrai son cercueil. Eugène... J'ai besoin d'un costume pour ton père.

EUGENE : Prends donc mon costume du dimanche, maman. (Il prend un costume dans l'armoire.)

LA MERE : Ça lui ira... Tu sais, ton père a toujours eu ses idées à lui pour ce qui est de ses costumes... Où est Marguerite ? Quand rentreras-tu ?

EUGENE : Je ne sais pas, maman. J'irai la voir. (Pause). Maman, tu portes ta douleur, je porte la mienne.

LA MERE : Chacun doit porter la sienne. Personne ne reçoit jamais rien pour rien. La vie est plus forte que nous, Eugène. Il faut que je rentre. Ton père a faim, sûrement. Bonne nuit.

EUGENE : Bonne nuit à toi aussi, maman.

SCENE 3

Dans la cuisine.

MARGUERITE : Est-ce que maman t'a donné du charbon ? (Pause). Eugène.
(Pause) Je t'ai envoyé chez ma mère pour aller chercher du charbon.

EUGENE : (ne répond pas)

MARGUERITE : Eugène ! Comme s'il n'était pas là ! Ça me désespère. Pas de bois ! Pas de charbon ! Eugène, est-ce qu'il faut que j'allume le poêle avec le bois de notre lit ?!

(Silence)

EUGENE : Un petit animal. Un tout petit animal avec beaucoup de couleurs. Comme son petit cœur bat. On le sent entre les doigts. Et il reste perché dans la nuit. Pour toujours dans la nuit.

MARGUERITE : Qu'est-ce que tu tiens dans la main, Eugène ?

EUGENE : Les ténèbres. Tri, tri tri triiii ! La joie de célébrer la lumière du matin.
Triiii ! Je suis arrivé quand elle crevait les yeux à cette petite bête avec une aiguille à tricoter incandescente... (Il gémit) Oh ! Oh !

MARGUERITE : Qui donc ?

EUGENE : Ta mère! Ta mère en chair et en os (Pause) Une mère aveugle les yeux de son chardonneret avec une aiguille chauffée à blanc parce qu'elle a lu dans un magazine que les oiseaux aveugles chantent mieux. J'ai jeté à ses pieds le charbon et les dix marks qu'elle m'avait donnés. Marguerite... J'ai corrigé ta mère comme on corrige un enfant quand il tourmente les animaux. (Pause) Puis je l'ai relâchée... J'étais rongé par une pensée. Terrible! Est-ce que je n'aurais pas fait la même chose dans le temps ? Un animal après tout... Autrefois tout cela me semblait évident. L'homme sain est comme frappé de cécité !

MARGUERITE (désespérée) Qu'est-ce que tu as fait ! Il n'y a plus d'espoir.

EUGENE : Imagine : une mère en train d'aveugler un animal vivant ! Je ne comprends pas cela, je ne le comprendrai jamais. Je ne le comprends pas ! Oh toi mon petit compagnon. Qu'est-ce qu'ils ont fait de nous. Les hommes. Marguerite ! Marguerite ! (Il cherche dans la pièce.) Des miettes... une cage... une cage ? Non , je veux être ton destin. Un destin meilleur que le mien. Parce que je t'aime ! Une petite tache rouge. Quelques plumes qui volent... C'est fini!... Une pensée et tout vacille ! (Il tue l'oiseau.)

MARGUERITE : Ah mon Dieu !... Mon Dieu !

EUGENE : (aperçoit Marguerite et se tourne vers elle avec une rage instinctive) Pourquoi tu pleures? Réponds ! Est-ce que tu pleures parce que tu as honte de moi ? la vérité... Tout vacille...

MARGUERITE : Je t'aime...

EUGENE : Tu m'aimes vraiment... ou bien tu as pitié ?

MARGUERITE : Je t'aime...

EUGENE : Il était une fois un chien... On jouait avec lui quand on était enfant... Une bonne bête, un animal fidèle...Et puis voilà que ce chien attrape la gale. Ses yeux sont pleins de pus... On ne peut même plus le toucher, on serait complètement répugné s'il n'y avait pas le souvenir de ce chien comme il était avant, avec ses yeux si remarquables, tellement humains. Alors on n'a plus la

force de le faire abattre... On le tolère dans la maison... On le tolère quand il se couche sur votre lit... (Il crie) Marguerite ! Est-ce que je suis un chien comme ça!
MARGUERITE : (se bouchant les oreilles, désespérée) : Je n'en peux plus ! Je vais prendre une corde ! Je vais ouvrir le robinet du gaz ! Je n'en peux plus !
EUGENE : (désemparé) Mais, ma petite Marguerite, qu'est-ce que tu as ? Je ne te fais rien ! Je suis une maladie secrète! Je suis juste un pantin dont on a tiré les fils jusqu'à ce qu'ils se cassent... Ma pension ne nous donne pas assez d'argent pour vivre mais trop pour mourir. Je suis comme une pelote d'épingles et ça pique : tu es un chien galeux pour ta femme... Et puis tout à coup je te vois, toi... Tu es à la fenêtre toute seule quand je marche dans la rue... Tu te caches derrière le rideau. Et tu me regardes.
MARGUERITE : Tu ne me crois jamais ! (désespérée, sans recours) Tu ne me crois jamais !

SCENE 4

Le dortoir d'un foyer.

LISE : Eugène est un homme, ce qui s'appelle un homme.

PAUL : Et moi ?

LISE : Tu es un homme comme un homme ne doit pas être. (Elle rit.)

PAUL : J'ai des soucis parce que je suis sensible.

LISE : Des soucis, on en a tous.

PAUL : Sans moi t'en aurais plus.

LISE : Je claque des doigts et j'ai un homme si je veux.

PAUL : Oui, un homme que tu devras entretenir.

LISE : J'ai jamais entretenu un homme.

(Silence)

PAUL : Il y a des hommes qui sont des colosses et qui ont une toute petite queue.

LISE : Mais il y a aussi des colosses qui ont une grande queue.

PAUL : Rarement.

LISE : D'où tu sais ça ?

PAUL : De la guerre. A la douche.

LISE : Branle branle branle...

PAUL : C'est une truie qui parle par ta bouche.

LISE : Non, c'est l'après-guerre qui parle. Si cette mélodie ne te convient pas, cherche-toi un autre instrument. Je siffle ma chanson à moi.

PAUL : Il faudrait que tu aies un peu affaire à un châtré.

LISE : Je lui apprendrai l'imagination.

PAUL : A quoi bon l'imagination quand il n'y a rien.

LISE : Y a quelque chose chez tout le monde.

PAUL : Non, pas chez tout le monde.

LISE : Il y a toujours un reste.

PAUL : Non.

LISE : J'en connais pas un chez qui il n'y a plus rien.

PAUL : Tu es une vraie truie.

LISE : Tout simplement parce que j'aime la vie alors que toi t'as peur.

PAUL : La peur ? Je ne connais pas !

LISE : Ah oui ? Alors pourquoi nous ne nous marions pas ? Pourquoi n'avons-nous pas d'enfant dans cette période difficile ? Pourquoi n'allons-nous pas ailleurs ? En Amérique ?! Pourquoi est-ce que tu préfères toujours me prendre par mon cul ? Hein ? C'est la peur, la peur, la peur !

(Silence)

PAUL : Quatre millions de chômeurs peuvent faire davantage peur à quelqu'un que quatre millions de soldats.

LISE : Y en a qui ne connaissent pas la peur !

PAUL : Eugène ?

LISE : Je crois que lui il a le regard droit et qu'il fait ce qu'il désire. Il se marie et il aime, il s'engage !

PAUL : C'était la guerre à ce moment.

LISE : Et maintenant, après la guerre, ce n'est plus le moment ?

(Pause. Désespérée.) Ah Paul ! (Elle pleure.)

(Silence)

PAUL : Je crois que maintenant je peux...

LISE : Oui mais le désir s'est envolé.

PAUL : Maintenant je peux !

LISE : Ecoute, grande gueule, quand d'abord tu commences par me gâcher l'envie, que tu me fais des reproches, que tu me rends triste et que tu te mets à gueuler : "Maintenant je peux !", alors moi je ne peux plus. Qu'est-ce que j'ai de toi que n'importe quel autre n'aurait pas pu me donner ? Des problèmes, des discours mal foutus, des slips merdeux, des douleurs au ventre, pas d'argent et quand par miracle il y a de l'argent, alors c'est trois reproches pour un centime. Jamais un : "Je suis à toi pour toujours !" Pas de courage, pas de bague, pas d'enfant, pas de foyer commun. Un lit à certaines heures et le sac plein de linge sale lorsque tu t'en vas. Ta crasse ne me rend pas positive, Paul.

PAUL : (il crie) Ça y est, je peux !

(Ils le font.)

SCENE 5

Prairies au bord de l'Isar, fin de matinée.

a)

LISE : Je le dis toujours. Eugène est un homme comme il faut que soit un homme.

EUGENE : Je suis comme tous les autres.

LISE : Tu t'es marié avec Marguerite.

EUGENE : Paul aime mieux la liberté.

LISE : A mes dépens.

(Silence).

EUGENE : Je suis bien différent de ce dont j'ai l'air.'

LISE : Je peux te dire ce que je lis dans ta personne ? - N'ai pas peur, je n'irai pas chercher trop profond, je suis naturellement portée au respect, sinon ça fait longtemps que je serais dans la dèche.

EUGENE : Alors lis.

LISE : Je vois des yeux bleus que la guerre a rougis.

EUGENE : Je vois aussi des yeux bleus, mais ceux-là sont tout blancs.

LISE : Les yeux bleus, ce sont les plus beaux.

EUGENE : Regarde encore.

LISE : Je vois un large dos qui se penche sur un petit visage. Pourquoi n'avez-vous pas d'enfant ? Tu en veux, non ?

EUGENE : Ils viendront.

LISE : Tu en veux, non ?

EUGENE : J'en veux.

LISE : Et Marguerite ?

EUGENE (s'exclamant) Par les temps qui courent !

(Silence)

LISE : J'ai de grands problèmes avec ma nature féconde.

EUGENE : (regarde)

LISE : Il faut que je me rabaisse pour contrebalancer ma fécondité. (Pause) Il faut opposer quelque chose au monde. Il faut provoquer Dieu dans sa bonté. On a besoin de huit enfants, après quoi on dit à Dieu : "Regarde-les, comme ils sont aimables, maintenant prends donc ton courage à deux mains et fais-les crever de faim ! Il ne s'en sent pas capable. Il faut user de ses charmes contre le destin.

EUGENE : Huit enfants !

LISE : Un, deux, trois. Au moins trois...

(Silence)

LISE : Je me sens proche de toi. Est-ce que toi aussi tu te sens proche de moi ?

EUGENE : Oui.

LISE : C'est une proximité qui n'enflamme rien. Tu reposes en toi-même et en Marguerite ! Je me réchauffe à votre feu. Pas davantage.

EUGENE : Mon feu te réchauffe ?

LISE : Tu es bon. Tu maîtrises la situation pour toi et pour ta femme. Et quand il y aura des enfants, tu seras un bon père, un qui ne donne pas des coups à tout bout de champ. Paul, lui, il aime cogner.

EUGENE : J'aimais aussi cogner. Dans le temps.

LISE : Le mariage t'a fait mûrir, ça manque à Paul.

EUGENE : Il ne me manque donc rien ?

LISE : Il manque toujours quelque chose à quelqu'un.

(Silence)

LISE : Chez moi, qu'est-ce qui te manque ?

EUGENE : Je ne vois pas si loin.

LISE : Pourquoi pas ?

EUGENE : Les femmes sont un abîme et je suis sensible au vertige.

LISE : Paul s'imagine qu'il ne l'est pas, et pouf il tombe dedans.

EUGENE : En toi ?

LISE : (fait signe que oui) Puis il casse tout et part en courant. (Pause.) J'aimerais Paul si la situation matérielle était réjouissante. Mais elle suffit seulement pour lui et pour sa moto. Il n'est pas au chômage. Pour lui, ça c'est un sommet ! De temps en temps il me jette des miettes. Mais pas question pour lui de se mettre dans l'obligation de devoir tous les jours m'en donner. Il pense que ses ressources n'y suffisent pas.

(Silence)

Un homme, ça doit toujours agir.

EUGENE : Je ferme souvent les yeux !

LISE : La femme est le point d'équilibre de l'homme qui agit.

EUGENE : Je pense que le sommeil est la forme la plus agréable de la vie.

LISE : Paul s'activait toujours trop, bien plus qu'il ne me convenait. Au début. Maintenant il ne crée plus que des difficultés. Avec mon ventre je n'arrive plus à avoir sa tête... Il a toujours la tête ailleurs. Toujours dans l'inquiétude ! Est-ce qu'il va y avoir une nouvelle guerre ? Quels commerces ont fermé ? Il y a combien de gens qui crèvent de faim ? Quelle est la longueur des files d'attente devant les magasins et les bureaux de chômage ? Qui est-ce qui nous gouverne ? Qui devrait nous gouverner ? En pensant comme ça il ne me remarque même plus et il perd complètement de vue l'essentiel.

EUGENE : Et c'est quoi ?

LISE : Tenir ensemble.

EUGENE : (crie) Marguerite !

LISE : Il faut se prendre par la main et tenir ensemble.

EUGENE : Marguerite !

LISE : Il faut avoir confiance dans l'avenir.

EUGENE : Marguerite !

LISE : Qu'est-ce que tu as ?

EUGENE : Marguerite est en train de nager, et Marguerite ne sait pas bien nager, je m'inquiète, tu les vois, là-bas !

LISE : Paul est à côté d'elle, Paul fait attention à elle. On peut lui faire confiance. Paul est lâche mais il ne laissera pas quelqu'un couler à côté de lui.

EUGENE : J'ai chaud.

LISE : Allons nager, nous aussi.

EUGENE : Est-ce que tu placerais ta confiance en moi ?

LISE : Jusqu'au bout du monde, Eugène.

EUGENE : Ce serait un bien petit monde alors.

LISE : (elle court vers l'eau). Les hommes, il faut toujours que ça gâche tout, les hommes.

b)

MARGUERITE : Eugène aurait besoin d'aide. (Pause) Eugène devrait pouvoir parler d'homme à homme avec un autre homme. Je crois que c'est pas une femme qu'il faut pour ça.

PAUL : Parler d'homme à homme ? Marguerite : on ne fait qu'échanger les déguisements, pas plus.

MARGUERITE : Il n'y a pas de sincérité ?

PAUL : On est toujours en concurrence. Et quand je te regarde comme ça : on peut dire que la concurrence est rude. Tu es toujours plus belle !

MARGUERITE : J'embellis, n'est-ce pas ?

PAUL : Tant que tu n'auras pas passé 28 ans, ça ne risque pas de redescendre.

MARGUERITE : J'en tire aucune fièreté.

PAUL : Quoi ?

MARGUERITE : Aucune.

PAUL : Mais tu es heureuse !

MARGUERITE : On peut aussi être belle et malheureuse.

PAUL : Non, non, ça ne colle pas du tout.

MARGUERITE : Si je le dis ! Le malheur peut rendre belle.

PAUL : Ne me raconte pas ça à moi. Ça ne marche pas avec moi, Marguerite !

Tu es jeune, Marguerite, chaque mot que je pourrais t'offrir, élèverait un petit bout de ta vie (Il rit) Mais par où te prendre ? Par où te prendre ?!

(Silence)

MARGUERITE : J'ai souvent envie d'une nudité insupportable qui me blesse profondément.

PAUL : C'est la bière qui fait ça. Vous avez trop bu.

MARGUERITE : Pour un peu, je me laisserais tomber dans des bras.

PAUL (crie) : Eugène, ta femme me prend pour toi !

EUGENE (crie) : Tant mieux pour elle !

PAUL : Quel drôle de couple vous faites !

(Silence)

MARGUERITE : De quoi parlez-vous avec Eugène ?

PAUL : Qu'il doit se trouver du travail.

MARGUERITE : Comment ça ?

PAUL : Il ne faut pas qu'il se laisse aller.

MARGUERITE : Comment ça ?

PAUL : Il y a tendance.

MARGUERITE : (crie) Comment ça ?

PAUL : Si demain je perds mon travail, j'en retrouverai un après-demain, je le sais et c'est pour ça que c'est comme ça.

MARGUERITE : Quelle est la source de cette confiance en soi ? Il faudrait que vous en donniez un peu à Eugène.

PAUL : Je n'ai pas confiance en moi, mais j'ai ma conviction.

MARGUERITE : Que rien ne peut ébranler ?

PAUL : Je touche du bois!

MARGUERITE : Ni femme ni destin ? Rien ?

PAUL : Rien.

MARGUERITE : Vous ne laissez rien venir à vous.

(Silence)

PAUL : (embarrassé) : Pas trop près, pas trop près, la belle !

MARGUERITE : Eugène attire les problèmes.

PAUL : Eugène est un veinard, il est revenu de la guerre avec une pension, moi à l'usine on m'échine et je n'ai pas plus.

MARGUERITE : Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

PAUL : Mais si, regardez donc mes yeux! Nous avons tous nos blessures mortelles. Vous ne pouvez pas les voir ?

MARGUERITE : Non.

PAUL : Vous ne regardez pas assez profondément.

MARGUERITE : J'ai vite fait d'avoir le vertige.

(Silence)

PAUL : On retourne à l'eau ? On nage loin ?

MARGUERITE : Je sais tout juste nager.

PAUL : Je vous tiendrai si c'est nécessaire. (Il s'étire) Mon Dieu, je trouve tout simplement que la vie est belle. C'est ma conviction la plus intime.

MARGUERITE : C'est ce qui manque à Eugène.

PAUL : Oui, c'est en luttant qu'on l'obtient.

MARGUERITE : En luttant contre quoi ?

PAUL : Contre soi-même. Contre moi, la belle !

SCENE 6

Après-midi

a)

PAUL : Eugène, il faut que tu te trouves un travail, n'importe lequel et n'importe comment. Ton sentiment d'être inutile, sans ça il ne risque pas de partir.

EUGENE : Il y a quatre millions d'inutiles.

PAUL : Il faut que tu te dises : "Il y a quatre millions de paresseux et de faibles. Moi seul je suis capable. Confiance !"

EUGENE : Avant la guerre j'avais confiance.

PAUL : Avant la guerre nous avions tous confiance. Aujourd'hui ce sont les plus forts qui ont confiance.

EUGENE : Je ne suis pas de ceux-là.

PAUL : Regarde-toi, regarde comment tu es bâti !

EUGENE (acquiesce) : Le noyau, à l'intérieur, je le sens, le noyau pourrit.

PAUL : C'est du blabla tout ça, rien ne pourrit. Le noyau a seulement un goût amer.

EUGENE : Il pourrit.

PAUL : Comme ça tu ne trouveras jamais de travail. On te voit venir, on se dit : celui-là ne croit pas en lui-même, comment pourrait-il travailler ?

EUGENE : Marguerite et moi nous vivons de la pension.

PAUL : Vous vivez de la pension comme si vous étiez des retraités.

EUGENE : Exactement, comme des retraités.

PAUL : Mais tu n'es pas un retraité, tu es au milieu de la vie.

EUGENE : Les balles m'ont massacré.

PAUL : Tu n'es pas une femme. Le ventre n'est pas indispensable pour un homme, du moment que la digestion marche. Est-ce que tu peux chier ?

EUGENE : Je peux chier.

PAUL : Tu vois, qu'est-ce que tu veux demander de plus à ton ventre ? Le travail, le travail, c'est là la clef.

EUGENE : Est-ce que tu veux dire que je n'essaie pas ?

PAUL : Si, mais il faut que tu construises de l'intérieur. Regarde-moi. Là, là, là ! Il faut que tu fasses du sport. Il faut que tu te laves les yeux avec de l'eau froide ! Tu n'as pas le droit de te laisser aller.

EUGENE : Je pourrais me faire bien voir chez les capitalistes comme briseur de grèves.

PAUL : C'est en dessous de ta dignité, c'est en dessous de ta façon de faire. Ce n'est pas ce que je veux dire.

EUGENE : C'est pas ma dignité qui me trouvera du travail.

PAUL : Tu n'as pas le droit de te laisser aller. Est-ce que tu couches souvent avec Marguerite ?

EUGENE (se tait)

PAUL : Tu vois, c'est le plus important, c'est à ta disposition et ça ne te coûte rien. C'est ça qui fait de toi un homme. Si tu le fais régulièrement, tu es à des années-lumière de tous ces branleurs qui n'ont pas de femme. Ton lit est sec ! Tu as une femme. Sers-t-en. Régulièrement.

EUGENE : Tu le fais régulièrement ?

PAUL : Oui. Pas toujours. Entre nous soit dit. Lise veut sans arrêt, ça me rend fou, et je me sens complètement insignifiant. Alors je n'aime pas.

EUGENE : Marguerite - c'est rarement qu'elle veut.

PAUL : C'est mieux comme ça. C'est une résistance naturelle. Pendant que tu triomphes de cette résistance, tu sens dans les reins le sang qui monte (petite pause) Il faut se battre.

EUGENE : Contre sa propre femme ?

PAUL : C'est la nature.

EUGENE : Je n'ai pas beaucoup de nature en moi.

PAUL : Chaque homme a sa nature.

EUGENE : Pas moi.

PAUL : C'est la guerre qui t'a rendu sensible... C'est ça ton problème. Maintenant c'est fini. Il faut passer à l'ordre du jour, mais toi, tu ne peux pas oublier. Il faut que tu tires un trait sur ces quatre années de ta vie. Reprenons là où nous nous étions arrêtés.

EUGENE : Je ne peux pas.

PAUL : Il faut se forcer.

EUGENE : Il y a des limites naturelles et des limites non-naturelles !

PAUL : Naturellement, tout le monde les connaît. Les officiers m'ont humilié et pourtant j'ai dégommé trois Français. Au moins. Ils m'ont enculé et je les ai servis et c'est pour eux que j'ai abattu mon semblable. J'oublie ça. C'étaient d'autres circonstances. Maintenant je suis de nouveau libre.

EUGENE : Est-ce qu'on n'est pas toujours libre ?

PAUL : Pendant la guerre l'individu n'est pas responsable de ses actes. Il n'y a qu'à la masse qu'on peut demander des comptes, l'individu doit juste faire en sorte de passer au travers.

EUGENE : Tout ça, c'est des mensonges qui ne me servent à rien.

PAUL : Tu es exigeant. Tu as une pension et tu penses trop.

EUGENE : Toi aussi tu penses. Tu n'es pas vraiment bien dans ton usine, tu seras congédié avec la prochaine fournée.

PAUL : Je fermerai mieux ma gueule.

EUGENE : Ce n'est pas une solution. (Pause) Je voudrais crier la vérité.

PAUL : C'est à elle qu'on te pendra.

EUGENE : J'aimerais bien balancer au bout d'une corde. (Il rit.)

PAUL : C'est toujours ce maudit défaitisme qui suinte. Avec ton défaitisme tu ne sers pas le peuple, tu sers les chefs d'entreprise, ils ont besoin des malheureux !

EUGENE : Je suis malade, je suis blessé, j'ai fait la guerre.

PAUL : Pas moi ? Nous sommes tous revenus malades, blessés !

EUGENE : Pas comme moi.

PAUL : Ça n'a pas de sens !

(Silence)

EUGENE : J'aimerais savoir si celui qui m'a tiré dans le ventre vit encore.

PAUL : Pourquoi ?

EUGENE : J'aimerais savoir.

PAUL : Il est probablement dans la même situation que nous, aux bords de la Loire, sans travail, avec la fille qui couche avec lui, et il a certainement peur qu'elle se retrouve grosse.

EUGENE : Pour ça je n'ai pas de souci à me faire.

PAUL : Oui, vraiment ? Tu es un sacré artiste alors ! Il faut que tu me révèles le secret de ta méthode !

EUGENE : C'est très facile.

b)

LISE : Les hommes se racontent des histoires d'hommes.

PAUL : De manière indirecte nous parlons de vous.

LISE : Nous vous en remercions !

PAUL : Toutes nos pensées tournent autour de la grâce qui émane de la féminité et de comment nous pourrions vous rendre la vie encore plus douce !

LISE : T'es vraiment pas bien !

MARGUERITE : Tu ne vas jamais dans l'eau !

PAUL : Tu vois, Eugène, tu restes assis. C'est ça ! Regardez-le un peu !

MARGUERITE : Eugène sait bien nager.

PAUL : Ça nous le savons et nous savons aussi qu'Eugène a le ventre démoli par les balles. Nous pouvons supporter de le voir, mais la question est : peut-il lui-même se supporter ? (Pause) Eugène, si tu n'enlèves pas ton pantalon tout de suite, tu ne fais qu'augmenter la tension, au point que Lise va s'évanouir. Et qu'est-ce qu'on fera alors ! (Pause). Il a trop de tact pour nous couper l'appétit en s'offrant en spectacle.

LISE : Personne ne me coupera l'appétit.

PAUL : J'ouvre la saison des bains d'une gorgée de bière !

LISE : A peine le ciel t'a-t-il entendu qu'il s'est couvert de nuages.

EUGENE : Dieu s'offense de nos corps blancs de prolétaires.

PAUL : L'essentiel, c'est que ce qui pend au ventre soit en état de fonctionner.

EUGENE : Est-ce que ça fonctionne ma petite Marguerite ?

MARGUERITE : Ne pose pas ce genre de questions.

PAUL : Elle rougit, ça doit être en ordre.

LISE : Chez Paul, c'est tantôt l'ordre, tantôt le désordre.

PAUL : Tu vas la fermer !

LISE : L'inflation et la misère généralisée jouent sur son muscle érectile.
(Elle rit.)

MARGUERITE : Comme vous parlez !

LISE : "Comme vous parlez !" - oh la sainte vierge !

EUGENE : Vierge ?

PAUL : La sainte vierge se fait entendre !

LISE : Je voudrais beaucoup d'enfants.

PAUL : Parce que tu ne comprends rien à la situation économique.

LISE : Je ressens la vie de façon maternelle.

MARGUERITE : De façon maternelle ?

EUGENE : Pas toi, Marguerite ?

MARGUERITE : Comment je ressens la vie, Eugène ?

PAUL : La petite Lise compense son désir insatiable par un fantasme de maternité.

LISE : Oh toi ! (Elle frappe Paul.)

EUGENE : Marguerite c'est exactement le contraire !

PAUL : De la musique pour adoucir les cœurs !

LISE : Quand Paul déballe l'accordéon, ça me rend toujours mélancolique.

MARGUERITE : C'est parce qu'il joue si bien !

PAUL : Je jouerai ces trois premières chansons à la demande de l'honorable public !

LISE : Valse à gauche toute !

PAUL : Quand on se dit que la vie c'est aujourd'hui et qu'il n'y a jamais de lendemain, c'est alors que la vie est vraiment belle !

EUGENE : Tu pense ça ? Tu auras des réveils amers.

PAUL : Quand il n'y a qu'aujourd'hui, tu ne te poses pas la question du réveil (il joue, ils dansent.)

SCENE 7 :

Le soir.

a)

EUGENE : C'est maintenant l'heure de tendresse pour eux.

(Pause.) Qu'est-ce que nous faisons, nous ?

MARGUERITE : Nous pouvons nous aussi.

(Silence)

EUGENE : Maintenant, il le fait, parce qu'il ne peut pas t'avoir.

MARGUERITE : Il le fait parce que c'est naturel.

EUGENE : Devant nous ?

MARGUERITE : Nous sommes des amis.

EUGENE : Il le fait exprès. Il veut me provoquer.

MARGUERITE : Ça le prend, c'est tout.

EUGENE : Il me force presque.

MARGUERITE : Quoi ?

EUGENE : Il me force à l'imiter.

MARGUERITE : Alors fais quelque chose.

EUGENE : Ça ne te dégoûte pas ?

MARGUERITE : Non, non, ça ne fait rien.

EUGENE : Je me jette sur toi et tu sais --

MARGUERITE : Mais tu peux aussi montrer de la tendresse.

EUGENE : Oui, la tendresse des eunuques...

MARGUERITE : Eugène, je suis de la meilleure volonté, je me tiens tranquille, fais ce que tu veux.

EUGENE : Ce que je peux.

MARGUERITE : Sois tendre. Ça j'en ai besoin.

EUGENE : Chut ! Ils nous regardent (Il fait des gestes d'amour désespérés.)

b)

PAUL : Ils le peuvent, eux !

LISE : Reste donc là !

PAUL : Il y a de quoi vous rendre fou de jalousie !

LISE (désespérée) Pas moi !

PAUL : J'aimerais bien connaître la longueur de sa queue, elle doit être charnue comme son bras !

LISE : Contente-toi de ce que tu es et sers-toi de ce que tu as !

PAUL : Ils nous font une démonstration maintenant. Il le fait exprès. Regarde comme il la couvre. Il est complètement dedans.

LISE : Toi aussi !

PAUL : Pas moi.

LISE : Tu es tout à fait dedans, ça ne va pas plus loin.

PAUL : Mais je ne sens rien !

LISE : Il faut que tu le veuilles !

PAUL : Oui, oui, oui !

c)

LISE : Je veux rentrer maintenant. Je le connais, encore une bière et -

PAUL : Et quoi?

LISE : Paul.

PAUL : Et ?

LISE : Rien.

PAUL : Alors ferme-la si tu n'as rien à communiquer.

EUGENE : Paul !

MARGUERITE : Non, je ne veux pas entendre ça.

PAUL : Je regrette.

LISE : J'ai juste peur que cette belle journée se termine sur un couac. Il faut que tu travailles demain.

PAUL : Et quoi ? Cherche-toi un travail et fais-le avant d'aller supposer que je vais perdre le mien. Qui veut travailler peut toujours travailler. Même en tant que femme.

EUGENE (regarde)

PAUL : Excuse-moi, Eugène. Même en tant que femme ! Elle dit toujours : déjà que les hommes eux-mêmes n'arrivent pas à trouver du travail... et moi je dis : qui veut travailler ---

LISE : On a entendu.

PAUL : Espérons que tu as bien écouté. Elle me casse les oreilles avec son obsession de famille. C'est moi le lâche ! Rapporte donc quelque chose pour notre famille, et ça ira.

LISE : Il est saoul, demain il regrettera. Alors il s'excusera.

PAUL : Malheureusement. (Pause) Je ne peux pas me laisser aller à l'optimisme dans une compagnie comme la vôtre. (Pause) Eugène, tu n'exerces pas une bonne influence sur moi. Mais moi je veux en avoir une bonne sur toi. Travaille.

EUGENE (le regarde fixement)

PAUL : Tout le reste va de soi. L'être humain se reconnaît dans son travail. La femelle peut aussi s'y reconnaître. Mais le mâle toujours. Il le faut, sinon tu tourneras mal.

MARGUERITE : Nous avons sa pension.

PAUL : Est-ce que tu es veuve de guerre ? Est-ce que ce n'est pas votre homme en chair et en os que j'ai là devant les yeux ? Est-ce qu'il n'existe pas . Est-ce qu'Eugène Hinkemann est dans la tombe ?

EUGENE : Oui.

PAUL : Merde ! Toujours ce défaitisme ! Eugène ! Eugène ! Dieu a fait de toi un exemple pour montrer comment la guerre dénature l'homme. Délivre-toi.

EUGENE : De Dieu ?

PAUL : De ton défaitisme.

LISE (à Marguerite) Le défaitisme, c'est se montrer rabat-joie. Eugène n'est pas comme ça.

PAUL : C'est un défaitiste.

MARGUERITE : Laissez-le donc en paix.

EUGENE : La ferme, Marguerite, il a raison.

PAUL : Pardonne-moi, Eugène.

EUGENE : Tu as raison, c'est vrai ! Je cherche trop peu, c'est clair que je cherche trop peu. S'il n'y a pas pas par hasard du boulot, sous une table ou sous une chaise. Sous les jupes qui passent. Sous les carreaux de faïence. Sous la nappe. Sous les arbres. Comme un vert luisant dans une nuit d'été. Le travail est tapi là, comme un champignon après la pluie. Je cherche trop peu, il faut que je cherche, que je cherche, que je cherche. Oeufs de Pâques, chaud froid chaud, cherche travail, cherche, travail cherche, comme ça, c'est bien - cherche -

MARGUERITE : (regarde) Eugène, arrête ! Pour l'amour de Dieu, arrête ! Pour l'amour de la dernière chose que nous ayons en commun, Eugène, arrête !

EUGENE : Qu'est-ce que c'est, la dernière chose qui nous tient ensemble ? C'est quoi ? Ton amour ? (Il crache.) L'amour ? Ta pitié, ta maudite pitié.

PAUL : Laisse-la, cette femme !

EUGENE : Cette femme ? Elle n'est donc plus ma femme ?

PAUL : Laisse ta femme.

EUGENE : Je la laisse. (Il s'en va.)

(Silence)

LISE : Il va se faire quelque chose.

PAUL : Il va rien se faire du tout.

LISE : Il va se faire quelque chose.

PAUL : Alors, cours-lui après. Cours-lui donc après !

LISE : Tu as trop bu. Je cours après lui, il va se faire quelque chose ! Eugène, Eugène, Eugène ! (A Marguerite) Courez après lui, courez lui donc après, c'est votre mari après tout !

MARGUERITE (secoue la tête, le regard perdu ailleurs)

LISE : Vous êtes fous, vous allez laisser mourir un être humain.

MARGUERITE : Il ne mourra pas, il ne mourra pas, pas avant de m'avoir tourmentée à mort.

LISE : Vous êtes fous, vous ne remarquez donc rien - courez donc - Eugène ! Eugène ! Il est parti, je cours après lui, je ne peux pas faire autrement, j'ai encore un cœur, moi.

PAUL : Un cœur pour une queue !

LISE : (elle sort en courant.)

(Silence)

SCENE 8

La nuit.

a)

PAUL : Nous sommes seuls, si Jésus ne descend pas de son crucifix. Reste donc là-haut, mon petit ! (Silence : il joue sur son harmonica.) Je suis toujours jaloux d'Eugène quand je vous vois comme ça tous les deux.

MARGUERITE : (pleurant, mettant sa tête dans ses mains) - Oui.

PAUL : Qu'est-ce qu'il y a donc, Marguerite? ... Est-ce que j'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ? Vous pleurez... Qu'est-ce qu'il y a donc ?

MARGUERITE : (éclatant en sanglots sans plus se contrôler) Ma tête éclate !... Je suis bonne pour l'asile de fous !

PAUL : (inquiet) Etes-vous malade ? Ou est-ce que vous êtes enceinte ...? Ça rend folle plus d'une femme !

MARGUERITE : Ah, mon Dieu, mon Dieu ! ... Enceinte... (éclatant de rire convulsivement) Enceinte au point que je serais contente si on m'enterrait aujourd'hui...

PAUL : Est-ce qu'Eugène n'est pas bon envers vous ? Est-ce qu'il vous bat ?

MARGUERITE : Je vais le dire ... Je vais le dire.. Je vais le dire... Je suis vraiment une pauvre femme. ...Mon Eugène... Mon Eugène...Mon Eugène... Il n'est pas, pas du tout... Il n'est plus du tout un homme... Mon Eugène, ils l'ont tellement arrangé à la guerre... Maintenant c'est un infirme... Comprenez-moi, comprenez-moi, ce n'est plus un homme du tout...(Prise de frayeur, elle met sa main devant sa bouche.)

PAUL : (laisse éclater un rire bref et sauvage)

MARGUERITE : Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait !

PAUL : Excusez-moi, Marguerite, c'est juste que je...ça m'est sorti comme ça de la gorge...(Indigné) Mais Eugène, alors c'est un égoïste ! Qu'est-ce qu'il a à vous garder ?! Il ne vous aime pas, sinon il vous laisserait partir... (Il la caresse.)

MARGUERITE : Parfois il fait jour et puis c'est de nouveau la nuit noire. Quel homme c'était avant la guerre ! Quand il me regarde, je me sens transpercée (elle se secoue), alors il me dégoûte ! Seigneur Jésus, comment tout ça va finir ?...

PAUL : (De plus en plus tendre) Pleurez, Marguerite, laissez-vous aller, pleurez... Les larmes qu'on retient sont comme des pierres qui vous pèsent sur le cœur, disait toujours ma défunte mère...

MARGUERITE : Vous ne lui direz rien! Sinon je me jette à l'eau !

PAUL : Pas un mot. Tu peux être sans crainte. Tu es une jeune femme... regarde-moi un peu...allons diable, tu ne tiendras même pas un an si tu continues à te torturer comme ça... Marguerite, ma petite Marguerite... (Il l'embrasse.)

MARGUERITE : Voilà que moi aussi je deviens mauvaise...

PAUL : Mauvaise ? Comment ce qui vient de la nature pourrait-il être mauvais? Ce qui vient... pour ainsi dire du sang. Ce qui serait mauvais de ta part, ce serait de vouloir être fidèle à un homme qui n'est pas un homme.

MARGUERITE : (elle secoue la tête avec l'air de se défendre.)

PAUL : Tu peux épancher ton cœur auprès de moi... Tu peux verser toutes tes larmes sur mon cœur...

MARGUERITE : Je ne suis qu'une pauvre femme ! Et la vie est si embrouillée.

PAUL : Viens à moi ! Juste une fois.

MARGUERITE : (secoue la tête)

PAUL : (l'embrasse.)

MARGUERITE : (elle le laisse faire.)

(Silence)

PAUL : On ne pensait à rien de mal et c'est l'amour qu'on rencontre !

MARGUERITE : L'amour ?

PAUL : (Il l'embrasse de nouveau, longuement.)

MARGUERITE : Oh mon Dieu, qu'est-ce que je fais ?

PAUL : Psst ! On va les chercher, viens !

MARGUERITE : Je ne vais pas dans la forêt avec vous.

PAUL : Appuie-toi sur moi. On va juste les chercher. Appuie-toi sur moi. Allez, viens.

MARGUERITE : (elle le fait, ils vont dans la forêt.)

b)

LISE : J'aimerais que ce jour s'écoule sans voir de nuit.

EUGENE : Des fantômes.

LISE : (criant tout à coup) Mon Dieu, pauvre homme ! (Elle veut le prendre dans ses bras.)

EUGENE : (se raidit.)

LISE : Pardonne, pardonne-moi s'il te plaît. Je parlerai avec Marguerite.

EUGENE : (vivement) Pour dire quoi ?

LISE : Rien, c'est sûr

(Silence).

EUGENE : (doucement) Maintenant il y a deux personnes qui le savent, toi et Marguerite.

LISE : Trois personnes.

EUGENE : Oui, moi, il y a moi. Et maintenant Paul aussi va le savoir.

LISE : Pas par moi. Ça ne m'intéresse pas qu'il le sache. Le bateau est assez peu sûr comme ça. Je peux couler à tout moment.

(Silence)

EUGENE : Il faut boire des quantités énormes d'eau avant de se noyer.

LISE : Oui. Je veux rentrer.

EUGENE : Va. Je ne te retiens pas.

LISE : Tu ne viens pas avec moi ?

EUGENE : Pourquoi faire ?

LISE : J'ai peur.

EUGENE : Je ne suis pas un homme qui peut te protéger.

LISE : Tais-toi. Tais-toi donc. (Pause) Je veux t'embrasser.

(Elle veut dire quelque chose mais aucun son ne sort de sa bouche.)

EUGENE : Ne sois pas mal à l'aise. Dieu m'a choisi comme objet de risée, pour que les étoiles puissent se moquer de quelque chose. (Il ramasse une pierre et la jette vers le ciel.) Tu as vu, j'en aurais presque touché une !

LISE : Il faut que tu retrouves la santé.

EUGENE : Je suis en bonne santé, sauf ça qui -

LISE : Tu n'es pas malade.

EUGENE : Ce qui est, reste. J'emporterai cette honte avec moi dans la tombe.

LISE : (fort) Il faut qu'on t'aime, Eugène !

EUGENE : Il n'y aura de salut que par les vers, s'ils ne vomissent pas.

(Silence)

LISE : (se précipite sur Eugène, l'embrasse.)

EUGENE : (laisse faire.)

(Silence)

EUGENE (avec raideur) Je te remercie pour ce que tu as dû vaincre.

LISE : (elle le frappe)

(Silence)

EUGENE : Rentrons, les autres nous attendent.

LISE (à voix très haute) A moi, ça m'est bien égal, j'ai assez baisé dans ma vie. Je peux y renoncer, je peux te le dire. Si ça ne dépendait que de moi, je m'en passerais bien...

EUGENE : Viens, tu réveilles les oiseaux.

LISE : Cette horrible, cette répugnante forêt. (Elle s'enfuit en courant).

EUGENE : Tu as eu ton plaisir. Mon Dieu ! (Il sort lentement.)

c)

PAUL : Tu m'aimes ?

MARGUERITE : *C'est une jolie fille que tu aimes, un joli brin/ Mais un joli garçon, crois-moi, ce n'est pas rien.*

PAUL : Tu m'aimes ?

MARGUERITE : Toi, toi, toi !

PAUL : Eugène court dans la forêt en tous sens, il cherche du travail.

MARGUERITE : Mon Dieu, Eugène. Laisse, laisse, Eugène, je l'ai oublié. (A voix basse) Je le hais, je le hais.

PAUL : Doucement, doucement, petite femme.

MARGUERITE : « Petite femme ». Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ?

PAUL : Vous êtes drôles vous les femmes. Pourquoi tu n'as pas pris tes cliques et tes claques quand il est revenu ? Quand tu as appris ?

MARGUERITE : Je ne sais pas. Je ne sais plus. Je crois que j'avais honte comme si c'était une maladie que j'avais déjà. Là, là, là !

PAUL : Pauvre type quand on y pense.

MARGUERITE : Tu ne dois y penser. Je te l'interdis.

PAUL : En fait, Eugène est mon seul ami, le seul véritable ami que j'aie.

MARGUERITE (fort) : Ne dis pas ça, tu ne dois pas dire des choses comme ça.

PAUL : Comment ça s'est passé le premier soir, la première nuit ? La grande attente et puis... rien ? Est-ce qu'il a essayé ?

MARGUERITE (elle crie) : Cette horrible, cette répugnante forêt. Je veux en sortir, j'ai peur.

PAUL : Je trouve que la nuit est belle. Lève un peu les yeux, les étoiles.

MARGUERITE : J'ai peur quand je lève les yeux que l'une d'entre elles tombe et m'écrase.

PAUL : Petite idiote. (Très tendrement) Alors que tu en avais tellement besoin, non ?

MARGUERITE : Si Dieu pouvait t'enlever la parole. Et à moi, et à lui ! Et à tous. Je veux sortir d'ici mon Dieu, je veux sortir d'ici. (Elee s'enfuit en courant)

PAUL : Mais tu en avais tellement besoin !

SCENE 9

C'est l'aube.

(Entre d'abord Lise. Pause. Puis Marguerite complètement ravagée)

MARGUERITE : Où est Eugène ?

LISE (avec aigreur) Eugène est couché dans la forêt et il compte les étoiles.

MARGUERITE : Je veux le retrouver, conduis-moi jusqu'à lui. (Elle crie) Tu dois me conduire à lui. Il a besoin de moi.

LISE : (regarde Marguerite et lui donne une grande gifle.)

(Les deux femmes se regardent fixement.)

MARGUERITE : Tu sais -

LISE (dure) : Je ne sais rien et je ne veux rien savoir.

MARGUERITE : Mais cette nuit, cette forêt, ce ciel ---

LISE (secoue la tête d'un air significatif) Non, petite pute.

MARGUERITE (crie) Eugène !

(Silence)

LISE : Ton homme a besoin d'amour. (Pause) Il faut l'aimer !

MARGUERITE : (fixe Lise)

EUGENE : (entre, lentement) Tu m'as appelé !

MARGUERITE : (court vers Eugène et se jette contre sa poitrine)

EUGENE (la gardant serrée contre lui) C'est une nuit pour les fantômes aujourd'hui, tu ne trouves pas ?

MARGUERITE (doucement) Si.

EUGENE : Où est Paul ?

PAUL (surgit) J'étais en train de pisser, c'est la bière. Je pourrais de nouveau.

LISE : Je veux rentrer.

PAUL : Qu'est-ce que tu as à regarder comme ça ?

LISE : Qu'est-ce que j'ai donc ? J'ai mon air de toujours. Ou quoi ?

PAUL : Non, t'as pas l'air comme d'habitude, mais ça ressemble.

MARGUERITE : Je veux m'en aller.

PAUL : C'est clair, on s'en va. Drôle de nuit, cette nuit, non ? Et elle dure ! Le jour ne veut pas se lever !

EUGENE : Il va être cinq heures.

PAUL : Je vais tout de suite au travail. Vous, vous pouvez dormir.

EUGENE : Un travail. J'ai besoin d'un travail.
PAUL : C'est bien ce que je dis. Allons-nous-en.
(Ils sortent)

ACTE DEUX

SCENE 1

On sent par allusion la présence de la tempête, de l'eau et des vagues. Rêves., Le Hollandais Volant . Eugène Hinkemann avec une coupure de journal.

LEMALE : C'est pourtant très simple, je ne devrais même pas en parler avec toi. Pourquoi es-tu engagé ? Hein? As-tu lu ton contrat ? Tu es engagé pour ton membre bien raide. C'est quand même très simple. Si tu n'es pas agressif, tu n'auras pas d'argent. C'est écrit dans le contrat. Si tu ne bandes pas, tu ne peux pas tuer. Et si tu ne peux pas tuer, tu ne peux pas participer à notre travail. C'est tout ce qu'il y a de plus simple, non ? Vous avez quand même tous parcourus vos contrats ? Vous savez quand même ce que nous faisons, non ? Et si maintenant tu deviens sentimental garde ça pour ta mère. Je n'ai pas besoin de te regarder longtemps pour savoir ce qui se passe. Regarde un peu ce troupeau de misère. Je veux voir des Allemands et pas des squelettes juifs. Je veux voir des gens qui prennent parti. Qui sont prêts au sacrifice. JE VEUX VOIR LES BLESSURES. Et pour ça, il faut que moi aussi j'affiche mes couleurs. Et je m'expose : entre sang et champagne. Il faut que tout cela marche ensemble. Une symbiose. Le bateau tangue mais à l'arrière-plan ce sont les esprits qui le poussent, jusqu'à ce que le capitaine du Vaisseau fantôme devienne fou de rage, parce qu'il a compris : JE NE SUIS PAS MOI. Puis il voit le nain avec sa queue énorme et la grosse fille vierge avec sa petite fente et il se dit : c'est ma vie. Est-ce que c'est ça ma vie ? Et le bateau continue de tanguer, et lui il s'approche et il pense : je deviens fou. Puis il y va, il mord, il s'arrache l'âme sans s'en rendre compte d'un coup de dent, cric crac. Il n'y tient plus. Parce qu'il sait : les autres sur la toile de fond, les monstres, les fous, les meurtriers, les moines, ont un avantage sur moi : ils affichent leurs couleurs. Pas moi - et c'est pourquoi il doit souffrir. Le destin est lubrique, très lubrique. Alors le capitaine se précipite au gouvernail, et il met son bateau le cap droit à la tempête. Les esprits basculent par dessus bord, et il est seul et soudain il le sait : qui m'aime doit mourir. Il sait que l'union n'est pas possible. Il sait que l'union, c'est la mort. Son désir de fusion, seule la mort peut le combler. Il veut qu'il en soit ainsi. La mort est la seule union qui puisse apaiser son aspiration. Et parce qu'il le sait et parce qu'il prend ce parti en pleine tempête et dans le plus grand péril, les esprits reviennent sous forme de squelettes et l'embrassent; et lui caresse les animaux qu'il a tués d'un coup de dents. On est impuissant quand on est prisonnier de l'amour. Il n'y a que la mort qui puisse faire de la résistance. La mort est le point culminant de l'amour et de la vie. C'est alors que l'on voit les masses émerger à l'horizon, elles saluent le capitaine du vaisseau fantôme qui s'apprête à réclamer son destin devant son Dieu allemand. Fin. (Pause). Dieu est un égoïste. Un nain avec une queue énorme qui s'appelle la mort. La femme est comme de la cire. (Il fait le geste d'un poing qui malaxe quelque chose.) Sa pulsion, sa destination : l'homme, la mort. Elle le sent. Le capitaine vient et elle se jette depuis les récifs. La mort, voilà l'union : musique. La guerre est une grâce comme l'art. Toute mort héroïque est union

avec Dieu : avec le Dieu allemand, le grand organisateur des batailles. (Sans transition) Hitler est encore en détention. Cette âme si tendre, c'est terrible. J'aimerais tellement me rendre à Landsberg . Hitler en connaît un bout sur les grandes passions. Il connaît les rapports entre les choses. L'Allemagne s'éveille lorsqu'il ouvre les yeux. Röhm a une tare, c'est un vrai porc. Un jouisseur. Ce n'est pas un Allemand. Un homme allemand ne jouit pas ! Il sublime ! L'HOMME ALLEMAND EST CAPABLE DE SUBLIMER ! Il le sait. Et il dévaste le monde. Sans rémission. Le porc, lui, jouit et vit. L'Allemand par excellence résiste contre lui-même ! Hitler souffre. Röhm jouit. Le Capitaine du vaisseau fantôme veut la mort. L'homme allemand meurt. Mais il emporte le monde avec lui. Je crois que seule l'Allemagne a cette force de faire gicler suffisamment de sang pour que la Terre entière s'en lave encore fois.

EUGENE : Oui

LEMALE : (Comme s'éveillant d'une gueule de bois) Qu'est-ce que tu veux ?

EUGENE : Du travail !

LEMALE : Nous en faisons ici une représentation moderne. L'Allemand sait que quand il renonce il meurt, et il cherche la mort. Tu comprends ça ?

EUGENE : (fait signe que oui)

LEMALE : Est-ce que le district de la Ruhr doit rester français ?

EUGENE : Non.

LEMALE : Tu as fait la guerre ?

EUGENE : Bien sûr !

LEMALE : Pas de blessure ?

EUGENE (Une pause) : Non.

LEMALE : Tu avais le cul serré ? Lâcheté devant l'ennemi ?

EUGENE : Croix de fer de Première Classe.

LEMALE (le regarde bien) Mon Dieu ! Donne-moi ta main ! Enfin un qui est digne. Ça se voit tout de suite. Tu es le poing allemand contre ce misérable tas. Tu as deux cages, tu mets la main dans l'une puis dans l'autre et chaque fois que le nain fait bourbourboure, tu prend une souris et un rat et tu leur tranches la gorge d'un coup de dent. Tu avales un peu de sang et je fais le reste avec de la musique.

EUGENE : Je ne ferai pas ça. Faire ça à des animaux vivants, pourquoi donc ?

LEMALE : Je ne répète pas. Pas le temps !

EUGENE : A des animaux vivants. C'est seulement que -

LEMALE : Tu aimes mieux les rats et les souris que la terre allemande sur laquelle urinent les soldats français ?

EUGENE : Je veux - travailler !

LEMALE : Tu es un symbole pour la revanche allemande. Représente-toi : la revanche allemande !

EUGENE : A des animaux sans défense !

LEMALE : Patience, patience ! Représente-toi : la souris, c'est le Français, le rat, c'est le Juif. De l'imagination et ça marche !

EUGENE (secoue la tête) Je. Je veux - du travail !

LEMALE : La mort est du côté allemand. C'est elle le travailleur le plus important. Tu l'aides. Dans notre travail, c'est notre époque qui respire. Trou du cul, c'est oui ou non ?

EUGENE : C'est seulement, quand on est aimé par quelqu'un et quand on a peur parce qu'on pourrait perdre ce petit peu d'amour, et on n'a pas grand chose et on aime et on ne peut rien offrir.

LEMALE : C'est exactement comme ça. Quarante marks, en or, parce que tu me plais.

EUGENE : Une fois que j'aurai l'argent, tout se passera bien. Je le fais.

LEMALE : Il le fait. Quel bonheur ! Une distribution idéale ! Dieu aime l'art. L'œuvre d'art.

SCENE 2

DEUX ILES. PAUL ET MARGUERITE SONT AU LIT. EUGENE EST SUR UNE MER DECHAINÉE. ÇA BAISE ET ÇA TUE. LA VIEILLE HISTOIRE EXIGE SON TRIBUT ET L'OBTIENT.

PAUL : Est-ce que la vie n'est pas belle, Marguerite ? Il faut se saisir des lambeaux de bonheur, là où ils se montrent. Si on veut on peut tout avoir.

MARGUERITE : Tout avoir.

PAUL : Tout.

MARGUERITE : Je voudrais qu'Eugène et Lise soient morts. Mon Dieu !

PAUL : Ils le sont.

MARGUERITE (sauvagement) : Il faut qu'ils soient la poussière que j'enlève de mes semelles. Que dit Lise ?

PAUL (riant) : Lise se tient en retrait, elle est maline.

MARGUERITE : Elle sait que tu ne m'aimes pas.

PAUL : Tu en as besoin ou pas ?

MARGUERITE : Ouiouiouioui.

PAUL : Vous pouvez en avoir toutes les deux, il y en a encore assez. Mais toi tu es toute sèche. Une allumette dans ta forêt et ton corps flambe. Lise, elle, a des marécages, elle est en sûreté.

MARGUERITE : Parle pas de ça.

PAUL : Qui a commencé ?

MARGUERITE : Moimoi. Chut ! Je veux rêver tout ça comme un conte de fées. Je veux. J'ai passé six ans ensevelie sous le chagrin et la douleur. Je restais assise comme une souris qui s'est réfugiée dans son trou et qui n'ose pas se montrer à la lumière. Prends-moi. Je veux que tu me prennes encore. Je le veux. (Elle l'embrasse sauvagement.) Pourquoi Dieu ne m'écrase-t-il pas comme une mite de sa Tunique céleste. Explique-le moi, toi - moi je ne peux pas. Mon Dieu, est-ce que ça c'est Dieu ? Mon Dieu, est-ce que ça c'est indispensable ! Est-ce que je dois découper une fenêtre dans ma poitrine pour que tu regardes à l'intérieur comme les plantes reprennent courage et comme les fleurs relèvent leur tête, comme ça bouge et s'étire et comme Paul crié en moi, et toujours Paul, Paul !

PAUL : Ne va pas me faire peur, petite, ne va pas me faire peur.

MARGUERITE : Moi te faire peur parce que je -

PAUL : Dis-le !

MARGUERITE : (elle crie) T'aime !

PAUL : Comme la pudeur s'envole. Je savais ça. Colle-toi contre moi. Colle-toi complètement.

MARGUERITE : (Elle crie) Paul ! Paul !

PAUL : Qu'est-ce que tu as à crier comme ça, est-ce que je te fais mal ?

MARGUERITE : Regarde là-bas, Paul, tu sais qui c'est ?

PAUL : Qui ?

MARGUERITE : L'homme là, qui est là, là-bas !

PAUL : Et d'où je le connaîtrais ? Des fantômes.

MARGUERITE : C'est lui.

PAUL : Qui ?

MARGUERITE : C'est Eugène. (Elle crie.) Eugène ! Eugène ! Je suis ici, Eugène !

LEMALE : Bouffe vivants des rats et des souris du désespoir, sous les yeux de l'honorable public. En arrière-fond les sexes s'affrontent. Le héros allemand, l'homme allemand ! Il se précipite dans l'abîme, et pas qu'un peu !

PAUL : (très direct, blessé) C'est une tromperie, une escroquerie éhontée ! Voilà à quoi ressemble l'homme allemand ! Un qui n'en a pas, un eunuque ! Hé, regarde donc un peu par ici, toi le héros allemand, je suis en train de coucher avec ta femme, et elle crie : encore ! encore !

MARGUERITE : Tais-toi ! Tais-toi ! Comment peux-tu être sans cœur à ce point ! Et moi, quelle espèce d'animal je suis. Je suis pire qu'une pauvre pute qui vend son corps, moi, c'est mon homme que je vends.

PAUL : Crie pas comme ça, arrête, ça sert à rien de te cramponner à ton infirme ! Ça ne risque pas de repousser chez lui, et t'en as besoin !

MARGUERITE : Qu'est-ce que j'y peux si je suis une pauvre femme ? Oh mon Dieu, j'y suis pour quelque chose ! Pour tout ! Tu as entendu : il mange vivants des rats et des souris. Cet homme n'était pas capable de faire du mal à une mouche ! Et maintenant il bouffe des animaux vivants pour moi !

PAUL : Pour toi ? Pour lui, oui ! Il se fait passer pour celui qu'il n'est pas, et il jouit de l'effet que ça produit sur les gens !

MARGUERITE : C'est pour moi qu'il fait ça, pour moi. Eugène, pour moi ! Des rats et des souris, mon Dieu ! Ça me retourne complètement !

PAUL : T'as qu'à ne plus l'embrasser, jamais plus !

MARGUERITE : Je l'embrasserai. Ici, maintenant et aux yeux du monde. Comme j'ai agi envers lui. Est-ce que c'est sa faute s'il est infirme ! (Elle crie.) Ecarte de mon regard ton sexe pitoyable, retire ta pitoyable limace dont la trace gluante s'insinue dans mon corps blessé. Est-ce que c'est sa faute s'il est ce qu'il est, un infirme dont on se moque ? C'est ma faute à moi qui l'ai laissé partir à la guerre ! La faute à sa mère, la faute à Dieu, la faute à une époque qui permet des choses pareilles ! Eugène !

PAUL : Ferme-la, pauvre idiote ingrate. D'abord elle rampe jusqu'à moi et la voilà maintenant qui fait du lit un tas de fumier.

MARGUERITE : Eugène, Eugène, tu me vois ! Il faut que tu voies ma faute ! Je veux me jeter à genoux. Je suis réprouvée devant Dieu. Je suis de la vermine ! (A Paul) Laisse-moi, espèce de bovin, laisse-moi courir vers mon mari !

PAUL : Et si t'es à nouveau prise de dégoût devant lui, quand l'infirme se jettera sur toi ?

MARGUERITE : Alors je l'aimerais d'autant plus profondément.

PAUL : Tu débloques ! Elle baise au point que son corps se cambre comme un soufflet, elle crie à en réveiller Dieu, et voilà son merci : elle agonit d'injures celui qui lui fait du bien et elle l'échange contre le premier infirme venu !

MARGUERITE : Mon Dieu ! Puisses-tu crever dans la pourriture !

PAUL : Si ton moignon d'homme remarque que tu es grosse, il t'ouvrira le corps et il creusera ta tombe.

MARGUERITE : C'est mon destin. Je reconnais à quoi Dieu m'a destinée. Dieu ne m'a pas tout à fait repoussée. Il m'impose l'expiation.

PAUL (crie) : C'est un vaste champ !

MARGUERITE : Je veux le cultiver. Je l'accepte avec humilité. Je veux servir Eugène comme s'il était mon Sauveur.

PAUL : Ton Sauveur te mettra le cul en sang quand il apprendra que tu l'as trompé. Et je le lui dirai pour que ta douce tête sorte du courant d'air et que tu la rentres dans le réel.

MARGUERITE : Pourquoi me menaces-tu, Paul ? Je ne t'appartiendrai jamais.

PAUL : On ne peut jamais vaincre en amour quelqu'un qui n'a pas de queue.

MARGUERITE : Quand j'étais petite j'ai toujours attendu la vie. Plus tard je l'ai regardée de loin. Mais lorsque je voulais la saisir, elle avait des habits de soie, et je n'osais pas l'attraper avec mes doigts qui n'étaient pas lavés. (Haut) Il faut d'abord prendre confiance, s'essuyer les mains sous le tablier et les sortir. Maintenant je sais que la vie aussi est sale. Et je vais mettre la main à la pâte parce qu'Eugène est la sale plaisanterie d'une vie qui est sale. Gare à elle, je vais l'attraper, je vais lui mettre la main à la gorge.

PAUL : Alors laisse-moi tranquille, tu n'es qu'une génisse qui fait des chichis. Il y en a d'autres qui ont de la tenue, on ne se dépense pas en vain pour elles. Elles ne vous chantent pas pour vous remercier les louanges d'un infirme. D'un infirme de merde qui joue au héros allemand et que ça fait bander ! Si au moins il avait quelque chose à branler !

MARGUERITE : (elle crie) Eugène, je veux être auprès de toi, Eugène ! Aide-moi, Eugène !

SCENE 3

EUGENE AVEC LE NAIN, DEUX INFIRMES, DIEU PROCHE .

LE NAIN : Et même s'il y avait cent fois la révolution, un nain restera toujours un nain. Et ce qui est mieux reste mieux. Oui, oui. Si je n'étais pas artiste, je serais mort. Un Dieu m'a donné à dire ce que je souffre. Crois-tu à une nouvelle communauté populaire ?

EUGENE : Je ne crois à aucune communauté.

LE NAIN : Moi non plus. Je crois que la communauté populaire c'est la mort de chacun d'entre nous. Ma mère disait déjà : si j'avais étouffé cet avorton dans mon ventre, Dieu aurait dû m'en être redevable. Tu as vu mon corps, qu'est-ce qu'il ne faut pas supporter !

EUGENE : Qu'est-ce que j'en ai à faire de ton corps ? J'ai mon honneur et personne n'y touchera. Pas toi et pas une révolution. (Il crie.) Marguerite !

LE NAIN : Tu as peur ? Le héros allemand a peur des nains. Ou bien c'est la peur de l'homme de la rue quand il voit que Dieu a permis à des gens comme moi d'exister. Il faut vraiment qu'il ait une imagination dégénérée pour créer quelque chose comme moi ! C'est insupportable. L'homme de la rue n'a pas d'imagination. Il la ressent comme une agression directe. L'homme de la rue a besoin de son Dieu des gens ordinaires. Regarde-moi ! Je suis l'imagination de Dieu (A l'adresse du Ciel) A moins que tu ne prétendes ne pas m'avoir créé ? Dieu est peut-être un infirme ?

EUGENE : J'ai la gorge sèche, il faut que je boive.

LE NAIN : On ne manque pas de schnaps. C'est le sang qui te donne soif.

EUGENE : Ne parle pas de ça. J'ai sous les yeux chacun des animaux tués. Et ils me demandent (imitant le sifflement des rats) POURQUOI ?

LE NAIN : Tu sais que des nains, il y en a aussi chez les souris et chez les rats ?

EUGENE : Est-ce que ceux-là aussi, sans distinction, je les ai -- ? Mon Dieu !

LE NAIN : Il n'y a que le rat normal qui puisse apprécier le nanisme du rat nain. Est-ce que tu es normal ?

EUGENE : Qu'est-ce que tu veux dire ?

LE NAIN : La taille normale du rat normal. Est-ce que tu es normal ?

EUGENE : Je suis normal.

LE NAIN : Chacun de nous a son côté anormal. Je ne peux jamais me cacher derrière la "normalité" du rat. On me voit tout de suite. Pas toi.

EUGENE : Je suis SEULEMENT au chômage et c'est pour ça que je fais ça. Ma femme a besoin de beaucoup d'argent, elle est belle et grande. Notre bonheur est tel que souvent je me demande : est-ce possible ? Nous vivons dans une belle maison qui coûte cher, nous avons des enfants, nous voulons avoir d'autres enfants encore. Lorsque nous sortons nous promener, tout le monde nous dit "bonjour". Oh mon Dieu, Marguerite ! (Il pleure.)

LE NAIN : Les gens heureux pleurent toujours, je sais ça. Mes larmes à moi, tu peux les compter.

EUGENE : Je veux sortir d'ici. Je veux partir.

LE NAIN : Ne peux-tu pas supporter que je reste allongé en silence à côté de toi ? Le rat nain à qui tu brises la nuque d'un coup de dents.

EUGENE : Arrête ! (Il attrape le nain à la gorge.)

LE NAIN : Mords, mais mors donc !

EUGENE : Marguerite ! Marguerite, aide-moi !

LE NAIN : De quoi est-ce que tu as peur ? (Aimable) Quand on est né tout petit, on a le courage de se dire, je suis petit, on y attache un grand prix : on se reconnaît. Quand on a la taille normale, on peut dire : je suis normal, et dans une certaine limite on peut même dire : je suis grand ! On peut. (Il caresse Hinkemann, qui pleure.) Si tu n'as pas de tâches sur ton âme, tu pourras échapper à mon soleil. Mais si j'en suis réduit à me confesser et que toi tu te tais, alors tu seras brûlé.

EUGENE : Je ne veux pas. Je ne veux pas montrer de blessure. JE VOUDRAIS MOURIR. Comment on fait pour ça ? Tu n'as pas d'expérience ?

LE NAIN : On dit : je ne suis pas moi et on se dessèche.

EUGENE : Je ne veux pas me montrer.

LE NAIN (Il caresse Hinkemann qui pleure.) Celui qui ne montre pas son handicap tue tous les handicapés. C'est Jésus notre témoin.

(Eugène se relève du lit et il se traîne à travers le lit vers le crucifix comme s'il cherchait un refuge.)

LE NAIN : Si les hommes n'ont pas une volonté révolutionnaire, rien ne sert à rien. Et si les hommes ont une volonté révolutionnaire, ça veut dire qu'ils reconnaissent qu'ils sont des infirmes, car vous êtes tous infirmes en définitive, au-delà des apparences, et alors sous tous rapports nous pourrions commencer une nouvelle vie. Aujourd'hui encore je pourrais aller vers toi et t'appeler "frère". Alors l'humanité bondirait hors du règne de la nécessité pour entrer dans le règne de la liberté.

EUGENE (accroupi près du crucifix puis contre, respirant lourdement, désespéré) J'en suis à me dire que nous ne pouvons pas apporter le bonheur à tous, même si les relations étaient complètement bouleversées.

LE NAIN : Les petits bourgeois, les citoyens normaux sont les clous dans le corps béni du Christ. Que ce clou rouille dans cette chair aimée et qu'il tombe en poussière : parce que l'homme est en définitive sans terme de comparaison.

EUGENE : La vie est si étrange... il y a tant de choses qui s'imposent à vous, que l'on n'arrive pas à comprendre, à saisir, ou dont justement on a peur... on n'en voit pas le sens... on se demande même si, au fond, on comprend quelque chose à la vie en général... si cela ne revient pas à vouloir vider la mer... comme si on voulait se comprendre soi-même - et ça n'est-ce pas, ce n'est pas possible... On peut seulement vivre sa vie, mais quand on regarde en arrière c'est autre chose que ce que l'on a vécu. Le matin, en se levant, c'est le chaos qu'on trouve en soi et le soir c'est de nouveau le chaos... C'est comme avant la Création. Je vais essayer de m'expliquer plus clairement.

LE NAIN : (crie) Clairement, Eugène, clairement ! Confesse-toi !

EUGENE : Nous avons tellement d'infirmes depuis la guerre. Qu'est-ce qu'on fait d'eux ? Quand par exemple quelqu'un n'a plus de bras ?

LE NAIN : (crie) On lui met des bras artificiels.

EUGENE : Et quand quelqu'un n'a plus de jambes ?

LE NAIN : (crie) On l'installe dans un fauteuil roulant.

EUGENE : Et que fait-on d'un homme qui est malade dans son âme ?

LE NAIN : (crie) On le place dans un établissement pour la santé mentale. On le traite avec amour, il est bien traité, il est traité comme un être humain.

EUGENE : Je veux dire ceux qui sont en bonne santé et pourtant sont malades.

LE NAIN : (crie) Ça n'existe pas, ça n'existe pas.

EUGENE : Et celui qui à la guerre a perdu sa virilité, dont le sexe a été arraché, qu'est-ce qu'il en est ?

LE NAIN : C'est un infirme ! Un infirme !

EUGENE : Et s'il le cache, s'il ne peut pas faire autrement ?

LE NAIN : Alors il se trahit. Il est bon pour les risées, pour qu'on lui crache dessus, il est bon pour qu'on le piétine, il est bon pour la chambre à gaz.

EUGENE : Et s'il se confesse ?

LE NAIN : Il n'est pas un porc tapi dans l'ombre.

EUGENE : Il était une fois un homme. Un homme ordinaire. A vingt ans, il s'est marié. Sa femme il l'avait connue à l'usine. C'était un beau couple. Un jour ils l'ont appelé sous les drapeaux. Il n'avait pas d'enfant. Sur le front il a compris à quel point il aimait sa femme, il en avait tout chaud au cœur lorsqu'il pensait à elle. Chaque jour il pensait à elle. Un désir grandissait en lui: Un enfant! Non, deux... trois... quatre... cinq enfants! Des garçons! Des filles! Et une balle l'a touché. Lorsqu'il s'est réveillé à l'hôpital, il a tâté son corps. Il sentait le bandage sur son corps. Ah, se dit-il, une blessure au ventre. Et puis du lit d'à côté il a entendu une voix qui disait : "Notre eunuque aussi s'est réveillé". C'est de moi dont ils parlent, il s'est demandé. Cette nuit-là il n'a pas dormi. Il a tout appris le lendemain matin. Alors il s'est mis à hurler. On l'a isolé et il a continué à hurler pendant des journées entières. Puis il s'est rendu compte que ses hurlements n'étaient que de glapissements de fausset. Alors il s'est tu. Il a voulu penser à sa femme. Il a voulu se pendre. Il est rentré à la maison. Il espérait qu'il pourrait tout dissimuler et que sa femme l'aimerait pour son âme.

LE NAIN : (se tord de rire)

EUGENE : Celui qui est rentré dans cet état à la maison, c'était moi. (Il chante de façon très belle, d'une voix de fausset) Qui donc pleurera, Quand on se séparera Quand il y en a déjà un autre Qui attend au prochain coin de rue...

LE NAIN (chante aussi)

EUGENE (s'arrêtant) : Que voyons-nous les uns des autres? Toi, tu es là, et moi, ici. Je te vois. Comment est-ce que je te vois? Je vois ton apparence et j'entends quelques mots. C'est tout... Nous ne voyons rien les uns des autres... Que savent les hommes de la souffrance des autres? Personne n'a confiance en personne. Personne n'a confiance en soi. Pas un acte qui ne soit étouffé dans la haine et dans la trahison. Des mots, ils ont des mots, de belles paroles, des paroles sacrées qui parlent du bonheur éternel mais qui ne valent que pour les gens en bonne santé! Ils ne voient pas les limites... Il y a des êtres humains auxquels nul État, nulle société, nulle famille et nulle communauté ne peut apporter le bonheur.

Là où il n'y plus de remèdes, commence vraiment la détresse où je suis.

Alors l'homme est seul

Alors s'ouvre un abîme qui s'appelle: "sans consolation"

Alors se déploie un ciel où il est écrit: "sans bonheur"

Alors croît une forêt qui s'appelle: "honte et dérision"

Alors brise un océan qui mugit: "ridicule"

Alors t'étrangle une ténèbre qui s'appelle: "solitude"

Mais là qui nous vient en aide?

LE NAIN : Donne-moi la main, frère, regarde-moi, frère. Tu appelles ça la solitude ? Regarde-moi et montre-moi tes blessures.

EUGENE (doucement) : Non, jamais. Jamais. (Comme s'éveillant d'une longue nuit). Si tu me touches encore une fois, je te tranche la gorge d'un coup de dents. Si tu me touches encore une fois, je te tue. Marguerite. Il faut que j'aie près de Marguerite. Elle seule peut me purifier, me laver de tout cela. Son amour va me guérir (Il crie.) Marguerite ! Marguerite (Il sort.)

SCENE 4

LISE : Tu penses peut-être que tu as quelque chose de particulier ? (Elle rit.) Il m'a si souvent piétiné de cette façon que je ne compte même plus. Regarde-moi. Est-ce que je pleure ? Je vis. J'attends. Je me mets moi-même en ordre. Et de temps en temps je me lave mécaniquement le front de la bave de son dernier crachat. Les hommes crachent. Tu savais pas ça ? Il me méprise peut-être mais il a besoin de moi. Moi ! Et toi pauvre petite pute idiote qui vend son homme malade pour baiser un bon coup ! Qu'il t'ouvre donc le ventre, il fallait que ça en arrive là. Ça passera.

MARGUERITE : Ça a été soudain une pulsion en moi. Lise, comprends-moi ! Je ne te prends pas ton homme.

LISE : (dure) Merci beaucoup ! Mon homme baise souvent des petites putes quand elles lui courent entre les pattes. Tu ne connais pas Paul.

MARGUERITE : Je ne suis pas obligée de le connaître.

LISE : De toute façon tu ne le connaîtras jamais, pute que tu es ! (Plus doucement) Maintenant, comment tu vas faire pour réparer auprès de ton homme malade ce que tu lui as fait ?

MARGUERITE : Je le servirai jusqu'à la fin de mes jours.

LISE : Alors fais attention à ta santé.

MARGUERITE : Je le servirai et je me laisserai humilier avec joie jusqu'à la fin de mes jours. S'il me crache dessus, je me mettrai à genoux et je dirai merci. S'il se sert de moi comme paillason, mon seul souci sera de savoir ses semelles bien propres.

LISE : Il ne te pardonnera jamais. Un homme sain le pourrait mais ton homme malade ne le peut pas. (Avec nostalgie) Quelle tendresse doit sommeiller chez Eugène, cette douceur qui l'étouffe.

MARGUERITE : Il n'est pas tendre, Lise, il est craintif. Il est dingue. Il est rancunier, égoïste, méchant, blessé comme ceux qu'on ne laisse pas faire, blessé bien qu'il ne puisse pas.

LISE : Tu brûleras encore du manque de sa tendresse. Que tu aies trompé ton homme malade pour mon Paul ! Ma petite Marguerite, à ta place j'aurais peur. Je te dis ça pour ton bien. Tu peux t'attendre au pire.

MARGUERITE : C'est d'abord moi, moi que j'ai trompée !

LISE : C'est ce qu'elles disent toutes quand elles se relèvent du lit, pleines de foutre étranger.

MARGUERITE : Mon Dieu, il n'y a donc pas de grâce ? Pas un mot de femme à femme ?

LISE : Femme ?

MARGUERITE : J'ai tellement souffert.

LISE : Souffert ? Qu'est-ce que tu as souffert avec un homme malade ? Qu'est-ce que tu sais des blessures qu'infligent un homme sain ?

MARGUERITE : Echangeons ces blessures et voyons lesquelles sont les plus profondes.

LISE : Tu voudrais bien, hein ! (Elle sourit) Quand tu verras mon Paul tu lui diras bonjour de ma part et que je l'attends. Il trouvera bien le chemin de la maison. Je te le jure.

MARGUERITE : C'est tout ce que tu peux me dire ?

LISE : Quoi d'autre ? J'ai pitié de toi. Et alors ? (Pause) Ce serait trop drôle que tu sois enceinte !

MARGUERITE : (le regard fixe)

LISE : Est-ce que tu sais t'y prendre avec les aiguilles à tricoter ? Il va falloir apprendre, ma petite pute.

MARGUERITE (effondrée) : Pourquoi tu me traites toujours de pute ?

LISE : Je n'aurais jamais trompé Eugène. N'importe quel autre, oui. Mais pas lui. Lui jamais !

MARGUERITE (avec un cri désespéré) : Six ans de chasteté !

LISE : Soixante ans de chasteté et davantage s'il le faut ! En retour, tu as le cœur brut de l'homme entre les mains, jour après jour, si brut, si mol, si sanglant, si désemparé (elle embrasse son poing) et si on le presse parce qu'on est seul, quand on -

MARGUERITE : (crie) Je n'ai jamais fait ça !

LISE : - Alors ça pleure ! Ça pleure à chaudes larmes ! Mon Dieu, quelle tendresse tu as gâchée ! Pauvre petite oie stupide qui par ton trou te fais bourrer hors jeu ! Tu avais à la maison l'homme fidèle, l'homme éternellement fidèle, l'homme bon et aimable. Mon Dieu, qu'est-ce qui t'a pris ! (Elle s'en va lentement.)

MARGUERITE : Je ne suis qu'une pauvre femme ! Je ne suis qu'une pauvre femme !

SCENE 5

EUGENE EN MAILLOT. NUDITÉ DE CAUCHEMAR ET PAUL QUI COUCHE AVEC LUI.

EUGENE : Mon Dieu, Paule, c'est si bon de te voir !

PAUL : Quels sentiments te poussent dans mes bras, Eugène ?

EUGENE : L'amitié, Paule, l'amitié ! C'est si bon de te voir !

PAUL : Je te prends de nouveau sur le fait. Je ne suis pas de ton monde ! Toi, le héros allemand.

EUGENE : Que veux-tu dire par là ?

PAUL : Tu ne le sais donc pas ? Regarde-toi un peu ! Espèce de force devenue viande. Qui bouffe des p'tites bêtes parce qu'il est foort comme ça ! (Il crache.)

EUGENE : C'est terrible. C'est comme s'il fallait que je me tranche moi-même la carotide d'un coup de dents. Il y a des choses qu'on ne devrait jamais faire. La guerre m'a blessé, Paul. C'est par la guerre que je guérirai. (Il montre son argent.) J'ai de quoi faire vivre Marguerite à l'avenir. Fini d'être dans le besoin.

PAUL (chante avec une voix de fausset) Fleur de Hawaï, je t'aime pour la vie/ Be-e-elle fleur de Hawaï.... (Petite pause) Tu n'es pas un héros allemand, tu es un eunuque allemand.

EUGENE : Qui t'a dit ça ?

PAUL : Quelqu'un qui ne peut pas ne pas le savoir. Ne peut pas faire autrement.

EUGENE : Marguerite ? Quand ?

PAUL : Au lit.

EUGENE (regarde fixement)

PAUL : Au li-i-i-t. Tu devrais avoir honte.

EUGENE : Honte. Je devrais avoir honte ?

PAUL : Moi peut-être ? Ou Marguerite ? D'où tiens-tu le droit de garder ta femme, Monsieur ? C'est même un motif légal de divorce, si tu tiens à le savoir.

EUGENE : Pour commencer, je pars à la guerre pour la patrie, et du coup je deviens un motif légal de divorce. J'avais oublié que c'est ainsi que marche le monde.

PAUL : Mais on ne l'oublie pas quand on a encore une petite étincelle de dignité. La guerre c'est la guerre, et maintenant, c'est la paix. Et toi tu es un infirme. Un pauvre cochon si tu préfères. Mais j'aurais attendu de toi assez de morale pour que tu te dises : maintenant plus question d'avoir rien à faire avec une femme en bonne santé.

EUGENE : Qu'est-ce que tu comptes faire avec Marguerite ?

PAUL : Qu'est-ce que ça peut te faire ?

EUGENE : Si j'étais ton ami et qu'elle me soit étrangère... Je te demanderais ça, comme ça, simplement. Mon Dieu ! (Il lutte et cherche de l'air.)

PAUL : Je te répondrais qu'il y a un beau salaud qui a poussé une fille au désespoir et que je donne maintenant à cette fille ce dont elle a besoin.

EUGENE : L'amour.

PAUL : La queue en bonne santé d'un homme en bonne santé. Tu devrais te réjouir que c'est de moi qu'il s'agit. Ça t'épargne bien des tracas.

EUGENE : Je lui rends sa liberté. Veux-tu te marier avec elle ?

PAUL (déçu, haut) Mais c'est pas ça qu'elle veut ! Et moi non plus. Elle a besoin de quelque chose que tu n'as pas et je le lui donne. Basta. Je ne m'assois pas entre les chaises. Je ne suis pas si con. Ça convient pour nous deux. Toi, l'homme allemand, tu devrais être content, je te prête ma queue. (Il crie) Je ne te prends pas ta Marguerite. Je fais le paratonnerre pour elle. Elle serait capable de me l'arracher si je la laissais faire. Mais pas question. Je me reporte sur ma vieille Lise : elle me connaît, elle. Je n'ai pas besoin d'une jeune femme avec des trous pareils. L'animal en moi a eu sa ration et l'on a rien pris à celle du héros allemand. Tu es un infirme, je ne te prends rien. Mais admets-le et ne joue pas à l'homme normal à côté de moi. Admets-le et nous serons de nouveau amis. Sur une base modifiée.

EUGENE : Laquelle ?

PAUL : Un infirme n'a pas de prétentions là où il est infirme, il n'exige rien à l'endroit de son infirmité. Ensemble nous ne parlons plus de femmes et basta ! Entre les cuisses je suis roi. Dans ce cas on ne jouera plus avec de fausses cartes.

EUGENE (doux) : Je pensais qu'elle pourrait aimer mon âme et renoncer au reste.

PAUL : Avant de pouvoir manger de la viande, il faut tuer la bête.

EUGENE : Je ne voulais pas manger de la viande. Je ne l'ai pas profanée.

PAUL (crie) : Mais l'âme c'est un goût qui vient de la terre. Et baiser n'est pas profaner. Mais se voir imposer de vivre avec un infirme, ça pourrait bien l'être.

EUGENE : Ça, je ne le savais pas !

PAUL : Maintenant, tu le sais, espèce d'âme !

EUGENE : (attrape Paul à la gorge)

PAUL : Tu vas me tuer !

EUGENE : Maintenant je suis plus fort !

PAUL : Ouioui.

EUGENE : Dans quelle mesure plus fort ?

PAUL : Comme tu voudras.

EUGENE : Je veux entendre craquer tes os.

PAUL : Est-ce que tu veux entrer en moi quelque chose que tu n'as pas ?

Comme moi, dans Marguerite ?

EUGENE : Je vais te tuer, Paul.

PAUL : Un eunuque ne peut pas tuer. C'est contre sa nature.

EUGENE (le lâche) :

PAUL : Je crois que tu m'as brisé la pomme d'Adam. Je ne peux plus déglutir.

EUGENE : Un eunuque, c'est une femme, ou c'est quoi ?

PAUL : Je regrette, Eugène.

EUGENE : Pourquoi tu me hais, Paul ? Comme ça, soudain, Paul ?

PAUL : Ma vie était un lac et maintenant c'est une cascade et c'est de ta faute.

Je veux en sortir et je ne le peux que si je te piétine. Essaie de comprendre.

EUGENE : Si tu touches encore une fois Marguerite, je la tue.

PAUL : Elle ? Pourquoi pas toi ? Vous autres, les infirmes, vous ne vous prenez pas pour rien, et quand on est un homme normal on est complètement impuissant devant ça. Ça vous passera dans une époque nouvelle ! Elle va venir ! Il faudra bien passer la cisaille pour couper ce qui dépasse de la haie !

EUGENE : Marguerite, prends garde à toi. La nuit ne peut inventer d'obscurité qui serait si profonde que je ne puisse trouver mon chemin jusqu'à toi ! Tu es une bougie qu'on doit souffler.

PAUL : Lise. Je vois maintenant tout ça clairement - je vais dompter l'animal en moi. Je te le promets. Lise, Lise, Lise !

SCENE 6

PAUL : Tout a changé pour moi, ma Lisette, ma chérie. (D'un ton énigmatique)
La bête !

LISE : Taratata !

PAUL : Marguerite, j'ai -- Mon Dieu, Lise !

LISE : Tu n'as rien fait qui mérite qu'on en parle.

PAUL (criant) : Lise, il faut que tu regardes au fond de l'abîme.

LISE : Je ne dois rien.

PAUL : Je le veux.

LISE : Une aventure fugitive, un "si l'occasion se présente, je saute dessus", c'est pas un abîme. L'occasion fait le larron, tu ferais mieux d'oublier ! (Elle chante une chanson gaie.)

PAUL : Tu ne sais rien.

LISE : Je sais tout.

PAUL : Et ?

LISE : Et quoi ? Tu vois des fantômes. Je te pardonne. Quoi encore ?

PAUL : J'ai peur de moi, Lise. Ma peau. Regarde un peu. Chaque pore est un cratère de bombe. Pan pan Pan !

LISE : Je crois que tu as attrapé froid. C'est la fièvre peut-être. Tu as besoin de chaleur et de calme (Elle chante.)

PAUL : J'ai entraîné deux personnes dans l'abîme !

LISE : Ce sont eux qui t'ont entraîné ! Eux ! Mesure un peu la chute que tu as faite. Quel droit ont-ils à te choisir pour être leur abîme et ensuite pour nous montrer du doigt : ils nous ont entraînés. Si nous étions une famille et si nous avions des enfants, comment pourrais-je permettre que notre père, notre nourricier, notre homme, soit mis en pièces par eux.

PAUL : Est-ce que tu veux ?

LISE : (regarde)

PAUL : Je te demande si tu veux !

LISE : Tu veux dire -

PAUL : Est-ce que tu peux encore avoir des enfants ?

LISE : Paul, ne m'offense pas.

PAUL : Ouioui, mais la durée de la guerre, la dureté des temps ont vidé beaucoup de femmes prématurément.

LISE : Pas moi. Il faut faire attention à soi pour ne tomber dans la déchéance. (Elle chante.)

PAUL : Réponds, Lise, tu veux bien ?

LISE : (chante) Il faut que je réfléchisse.

PAUL : Il n'y a rien à réfléchir. C'est maintenant ou jamais. Je veux un mariage, je veux des relations bien réglées. Je veux pouvoir regarder dans les yeux de mes enfants. Il faut que l'animal soit contenu dans certaines limites. Je veux me construire un rempart vivant d'enfants contre la bête. Je veux me pendre mille obligations autour du cou. Je ne veux plus regarder les choses de trop haut. Lise, je me surprends moi-même, il faut que cela prenne fin. Deux jours et le monde - tu veux ? - (il halète) Tu veux bien m'épouser ?

LISE : C'est ce qu'il y a de mieux à faire, je pense. Viens sur ma poitrine, prends-moi dans tes bras. Est-ce qu'elle est froide ma poitrine ?

PAUL : (crie) Non !

LISE : J'ai gardé le feu bien chaud tout ce temps.

PAUL : Tu me pardonnes ?

LISE : Quoi donc ? Quoi ?

PAUL : (plonge sa tête dans son sein) Oh mon Dieu !

SCENE 7

Nous en revenons pour la fin au commencement : la vieille Terre bossue, un fourneau, avec dessus un priape et une croix. Derrière, le ciel étoilé, Si solide qu'on pourrait y enfoncer un clou, passer une corde tout autour et s'y balancer dans le vent nocturne.

EUGENE : On va toujours par les rues comme un aveugle. Et tout à coup, on voit. C'est terrible, ce qu'on voit. On voit l'âme. Et tu sais de quoi elle a l'air ? Elle n'a rien de vivant. On aurait envie de crever les yeux à un chardonneret. Juste comme ça ! Il n'y a pas de Dieu en dehors de toi ? Comme ils se mentent, comme ils se trompent, comme ils voudraient faire croire qu'ils adorent le Crucifié. Ils prient vers toi de la profondeur de leurs âmes sans vie. Chaque Ave t'est consacré. Chaque Notre Père est un cri lubrique qui implore ta nudité. Chaque procession est une danse à ta gloire. Chaque hostie un Alléluia qui te célèbre. Tu es l'alpha et l'omega, le commencement et la fin. Tu es la vérité. Tu prends chacun et chaque chose. Tu as repoussé ton valet, mon Dieu, mais ton valet te reste fidèle. Agneau béni du Seigneur ! Est-ce que tu te ris de moi ? Dois-je te chanter quelque chose ? (Il chante.)

Grand Dieu nous te louons

Nous te célébrons, toi et ta force

La Terre s'incline devant toi

Et admire tes œuvres.

(Pause. Il regarde)

Voici Marguerite. Il fait nuit et mes yeux sont aveugles.

MARGUERITE : Bonsoir, Eugène.

EUGENE (sans lever les yeux) : Alors le Seigneur dit à Caïn : "Où est ton frère Abel ?" Celui-ci répondit : "Je ne sais pas, suis-je le gardien de mon frère ?" Et pourtant il avait du sang sur les mains.

MARGUERITE : C'est moi, Eugène. Je t'ai acheté des fleurs. C'est notre anniversaire de mariage aujourd'hui.

EUGENE. C'était beau notre mariage... et notre nuit de noces... c'était très beau. On était pleins d'espoirs!

MARGUERITE. Des espoirs aussi lumineux que ces asters. Tu me fais peur, Eugène...

EUGENE. Peur? De moi?

MARGUERITE. Non, je n'ai pas peur. Je t'aime. Comment pourrais-je avoir peur de toi?

EUGENE. Est-ce que la vérité te brûle entre les cuisses comme une cicatrice? Montre-moi tes linges, Marguerite ! Tu devrais avoir tes règles ces jours-ci, si j'ai bien compté. Montre-moi tes linges, s'il te plaît !

MARGUERITE : Non, tu ne t'es pas trompé.

EUGENE : Tu n'en as pas besoin ?

MARGUERITE : Non, Eugène, je ne crois pas. Je t'ai trahi, Eugène. Je t'aimais et en même temps je ne t'aimais pas. Je ne sais pas si tu peux encore m'aimer...

EUGENE. Que tu sois allée avec Paul, je n'ai rien à dire contre ça. C'était ton droit, si tu l'aimes.

MARGUERITE. Alors, tu ne m'aimes pas?

EUGENE. Précisément, parce que je t'aime (Fou de rage). Ne me touche pas! Tu as peut-être eu du dégoût devant mon corps ridicule, fusillé. Mais maintenant, Marguerite, c'est toi qui me dégoûtes ! Tes doigts tendres, des insectes noirs aux longues pattes ! Tes petits seins ronds et pleins, de la boue putride ! Ta bouche douce et rouge, un trou puant ! Ton corps plein de vie, une tombe saccagée ! (Pause) Comme tes yeux regardent ! Ces yeux... Je connais ces yeux!... Les yeux d'une créature traquée, battue, torturée... Marguerite, qu'as-tu fait de tes yeux si charmants ? Je te croyais beaucoup plus riche que moi, et te voilà aussi pauvre et aussi égarée... Alors, si c'est ainsi, si c'est ainsi... nous sommes frère et sœur. Je suis toi et tu es moi... Et qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

MARGUERITE. Je ne veux plus jamais te quitter, Eugène.

EUGENE. Ce n'est pas la question, Marguerite. Tout cela, maintenant pour nous, c'est du passé. Qu'est-ce que ça peut nous faire? C'est égal si tu vas avec un autre, c'est égal si tu mens... - tout ça c'est égal, tu restes une créature tout aussi pauvre que moi. En cet instant je l'ai compris... Laisse-moi seul, Marguerite...

MARGUERITE. Te laisser seul maintenant?

EUGENE. Je suis devenu ridicule par ma propre faute. Lorsque j'aurais dû me défendre, autrefois, lorsque tous les grands criminels de ce monde ont mis le feu aux poudres, je n'ai rien fait. Je suis ridicule comme cette époque, aussi tristement ridicule que cette époque. Cette époque n'a pas d'âme. Je n'ai pas de sexe. Est-ce que ça fait une différence ? Allons chacun notre chemin.

MARGUERITE. Et qu'est-ce que je vais devenir?

EUGENE. Tu te portes bien. Un malade n'a rien à espérer sur cette terre, telle qu'elle est organisée... où chacun n'a de valeur que dans la mesure où il sert à quelque chose. J'ai marché dans les rues, je n'ai pas vu d'être humain... des pantins, rien que des pantins grimaçants, et la détresse... la détresse sans fond, infinie et absurde, de créatures aveugles... Je n'ai plus la force. Plus la force de lutter, plus la force de rêver. Celui qui n'a pas la force du rêve n'a pas la force de vivre. La balle qui m'a touché est comme le fruit de l'arbre de la connaissance... Tout ce que je vois devient savoir, tout ce que je sais devient souffrance. La terre n'exerce plus sa force d'attraction. Est-ce que tu sens le tourbillon qui nous entraîne loin l'un de l'autre ?

MARGUERITE. Je reste avec toi. Toujours! Tout va rentrer dans l'ordre. Nous serons tous les deux. Aucun n'aura froid. Moi près de toi. Toi près de moi. (Elle l'embrasse tendrement.)

Ce sera l'été, le silence des forêts...

Les étoiles, et nous irons main dans la main...

EUGENE, se détachant d'elle.

Ce sera l'automne, l'agonie des feuilles...

Les étoiles... et la haine! poing contre poing...

MARGUERITE. Ne me laisse pas seule... Je m'égare dans le noir... Je me fais mal... Je tombe... Tout est blessé en moi... en moi tout fait mal! Reste avec moi. J'ai si peur de la vie!

EUGENE : Il faut que tu continues seule, Marguerite.

MARGUERITE. Je ne peux plus... Je n'ai pas le courage, je suis comme brisée. Mon Dieu, je ne m'y retrouve plus. Nous sommes pris dans une toile, Eugène, dans une toile. Une araignée nous observe, elle ne nous laissera pas partir. Elle nous a pris dans sa toile. C'est à peine si je peux remuer la tête. Mais je te prends avec moi, Eugène, tu ne m'échapperas pas ! Mon chéri, je te garde avec moi. Je ne comprends pas la vie mais mon Sauveur me délivrera de tout mal, et je te restituerai mon cœur pur dans l'éternité. (Elle grimpe après le ciel, y enfonce un clou, passe une corde et introduit son cou dans le nœud).

EUGENE: Où est le commencement et où est la fin ? Qui dira ça près d'une toile d'araignée ? Si les choses en sont là, qu'est-ce qui donne le droit à l'un de juger l'autre? Chacun a pour malédiction de se juger soi-même...Délivrance! Délivrance! Dans toutes les rues du monde ils appellent la délivrance de leurs cris! Nous sommes un seul esprit et nous sommes un seul corps. Et il y a des hommes qui ne voient pas cela. Et il y a des hommes qui l'ont oublié. Ils lapident l'esprit, ils souillent la vie et ils la crucifient... Toujours et encore, toujours et encore...

Tout cela est vide de sens ! Ils se rendent pauvres et ils pourraient être riches... Comme s'ils étaient condamnés à agir ainsi dans le tourbillon aveugle des millénaires! Comme s'ils ne pouvaient pas faire autrement. Les hommes sont des bateaux que le fleuve entraîne et qu'il force à se fracasser les uns contre les autres. Que savons-nous?... D'où venons-nous?... Où allons-nous?... Chaque jour peut apporter le Paradis, chaque nuit le déluge.

MARGUERITE (saute du Ciel sur la Terre)

EUGENE : (il la voit) Marguerite, ma petite Marguerite, ma chère femme, que fais-tu donc ? Il faut que je te ramène vite à la maison et que je te réchauffe, pour que tes petits yeux ne gèlent pas !

(Musique d'orgue : du fond de scène s'avance un autel avec un prêtre, les diacres et des enfants de chœur ; le couple des fiancés)

SCENE 8

LE PRETRE : Exaudi nos, omnipotens et misericors Deus ; ut, quod nostro ministratur officio, tua benedictione potius impleatur. Per Dominum nostrum ! Frères, la femme doit être soumise à son époux comme au Seigneur ; car l'homme est la tête de sa femme comme le Christ est la tête de l'Eglise. Lui qui est le Sauveur de son propre corps béni. Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus tuae. Filii tui sicut novellae olivarum in circuitu mensae tuae. Alleluiah ! Alleluiah ! Et que les hommes aiment leurs femmes comme leur propre corps ; car celui qui aime sa femme, s'aime lui-même, car nul n'a jamais haï sa propre chair et son propre sang, mais il les protège comme Jésus Christ protège son Eglise. Mitta vobis Dominus auxilium de sancto. Per Dominum Nostrum.

LISE et PAUL : Amen.

LE PRETRE : Et donc je te demande, Paul Grosshahn, promets-tu d'aimer fidèlement la femme Lise ? Promets-tu de l'honorer et de lui rester fidèle jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

PAUL : (fort) Oui !

LE PRETRE : Et donc je te demande, Lise Treulich, promets-tu d'aimer Paul Grosshahn, de l'honorer et de lui rester fidèle jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

LISE : (doucement) Oui.

LE PRETRE : Passez-vous vos anneaux et répétez après moi. In nomine patris et filii et spiritus sanctus.

LISE et PAUL : (répètent)

LE PRETRE : Amen. Vous êtes désormais unis par le lien sacré du mariage. Donnez-vous la main droite. Puisse ta femme être la vigne fertile dans ton jardin. Puisse tes enfants être comme les pousses de l'olivier. (Au public) Mais vous qui êtes ici présents, je vous prends comme témoins de cette union consacrée : Ce que Dieu a uni, l'homme ne doit pas le séparer.

LISE et PAUL : Amen.

(L'orgue et le chœur des enfants commencent à chanter.)

LE PRETRE : In te speravi Domine : dixi ; Tu es Deus meus ; in manibus tuis tempora mea. Alleluiah. Suscipe, quae sumus, Domine, pro sacra connunii lege munus oblatum ; et, cujus largitor es operis, esto dispositor. Per dominum nostrum. Oremus : Propitiare, Domine, supplicationibus nostris, et institutis tuis, quibus propagationem humani generis ordinasti, benignus assiste ; ut, quod te auctore jungitur, te auxiliante servetur. Per Dominum nostrum...

TANDIS QUE L'OBSCURITE SE FAIT SUR LA SCENE, NOUS VOYONS UNE SERIE D'ACTUALITES CINEMATOGRAPHIQUES. DES AVIONS ALLEMANDS ONT BOMBARDE LONDRES...DES FANTASSINS ALLEMANDS RENVERSENT UN POTEAU FRONTIERE. DES HOMMES ALLEMANDS TUENT L'ESPRIT NON ALLEMAND - OU TOUTE AUTRE CHOSE AD LIBITUM PUISQUE NOTRE HISTOIRE EST SI RICHE DE TELS EXEMPLES ; ON CHOISIRA SEULEMENT DE TELLE SORTE QUE LA PIECE ARRIVE A SA FIN LOGIQUE.

FIN